

NOUVELLE COLLECTION NATIONALE

8° Y²
69424
(87)

RODOLPHE BRINGER

Autant de lecture que dans
un volume à 9 francs pour

95 cent.

l'ouvrage complet illustré

LE MYSTÈRE DU B 14



F. ROUFF, éditeur, 8, Boulevard de Vaugirard - PARIS

Le Mystère du B 14

Rodolphe Bringer



F. Rouff, éditeur, Paris, 1927

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

- I. [L'aventure du garde-ligne Frégière](#)
 - II. [Le sleeping sanglant](#)
 - III. [Le B-14](#)
 - IV. [Monsieur Rosic](#)
 - V. [« Cristal-Dagger »](#)
 - VI. [Le banquier de Viviers](#)
 - VII. [La tête coupée et le veston volé](#)
 - VIII. [Le onzième voyageur](#)
 - IX. [Le détective Américain](#)
 - X. [La cruelle surprise de Rosic](#)
 - XI. [Où Rosic perd complètement la tête](#)
 - XII. [« Cristal-Dagger »](#)
 - XIII. [Le monsieur qui attendait le B-14](#)
 - XIV. [Rosic comprend enfin](#)
 - XV. [La fille de Bob](#)
-

LE MYSTÈRE DU B 14



CHAPITRE PREMIER

L'AVENTURE DU GARDE-LIGNE FRÉGIÈRE

COMME il le faisait chaque matin, M. Lahuche, conducteur de la voie à Pierrelatte, fumait sa pipe à la porte de son bureau.

Coiffé d'une casquette russe de drap bleu, le torse solide moulé dans un veston officier de velours à côtes, des leggings de cuir coignant ses robustes mollets, il se distrait, avant de commencer sa besogne journalière, à voir s'arrêter le train de 8 h. 46, y monter et en descendre les nombreux voyageurs.

Or, ce matin-là, comme le train stoppait, M. Lahuche fut assez surpris de voir le garde-ligne Frégière sauter d'un compartiment de troisième classe et se diriger hâtivement vers lui, la figure toute bouleversée, et l'air en proie à une émotion considérable.

— Eh bien ! Frégière, qu'est-ce qui vous arrive ? demanda le conducteur de la voie, en faisant pénétrer son subordonné dans son bureau.

L'autre tomba sur une chaise, et, après un petit temps de silence :

— Ma foi, Monsieur, il m'est arrivé une chose bien extraordinaire.

— Un accident ?... Un homme broyé ?...

— Rien de tout ça !... Heureusement, il n'y a ni déraillement ni mort d'homme... Tout de même...

— Voyons, fit M. Lahuche, à moitié rassuré, du moment que l'affaire paraissait ne point intéresser le service, voyons Frégière, dites-moi un peu ce qui vous a mis dans ce bel état.

Le garde-ligne passa la main sur son front, tout moite, comme pour mieux rappeler ses souvenirs, et il dit :

— Cette nuit, vers les dix heures, je faisais ma ronde habituelle dans le Robinet... Le B-14 venait de passer, me crachant à la figure tout le gravier de la voie... Il faisait un clair de lune que l'on se serait cru en plein jour... Tout à coup, à peu près à la hauteur du kilomètre 634, je m'arrête assez intrigué par un spectacle réellement inattendu...

« Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, monsieur Lahuche, de vous dire l'état de la voie, au kilomètre 634, et d'ailleurs dans tout le défilé du Robinet... D'un côté les rochers à pic, de l'autre le Rhône, avec d'ici de là quelques bouquets de saules...

« Or, dans l'un de ces bouquets de saules, quelque chose de noir... un gros paquet de vêtements... une bête... je ne sais pas quoi ! Étonné, je descends, précautionneusement, pour pas piquer une tête dans le bouillon... Je m'approche, et... savez-vous ce que c'était ? Un homme !...

— Mort ?... demanda M. Lahuche.

— Je le crus d'abord... À la vérité, il ne donnait pas signe de vie... Je le dégageai des branches dans lesquelles il se trouvait, je le portai sur le bord de la voie, pour voir ce qu'il en était, et là, je m'aperçus qu'il respirait encore... d'ailleurs il avait bien l'air de ne porter aucune blessure...

— Un voyageur tombé du train... fit M. Lahuche.

— Sûrement, parce que, voyez-vous, il ne pouvait venir ni du Rhône ni des rochers, n'est-ce pas, et quant à avoir suivi la voie...

— Et alors, qu'est-ce que vous avez fait de cet homme ?

— Ma foi, comme j'étais à cinq cents mètres du passage à niveau, où se trouve la maisonnette, je l'ai chargé sur mes épaules et l'ai porté jusqu'à la maison...

« Je vous laisse à supposer, Monsieur, l'effarement de la mère Frégière, quand elle m'a vu arriver avec le négociant sur le dos.

« Je lui ai expliqué l'affaire... Alors elle s'est appliquée à faire revenir le bonhomme... un verre d'eau-de-vie... une infusion de tilleul... je ne sais quoi... bref, il a fini par ouvrir les yeux...

— Où que je suis... qu'il a fait comme ça. en revenant à lui.

— N'ayez pas peur que je lui réponde, vous êtes mieux ici que sur votre arbre, où vous perchiez comme un gros merle...

— Mon arbre ?...

Il avait l'air de ne pas y être du tout.

— Oui, que j'y explique. Je vous ai trouvé dans le Robinet, évanoui, sur un bouquet de vieux saules... probablement que vous êtes tombé du train...

« Alors, Monsieur, il a passé la main sur son front, comme ça, puis il est venu plus pâle que quand il était évanoui et il a crié deux ou trois mots en charabia... puis, il nous a regardés tous deux, la Frégière et moi, et il s'est mis à rire...

« — Oui... qu'il a fait... c'est un accident... Je me rappelle... j'étais dans le Bombay-Rapide, à moitié endormi, j'ai dû ouvrir une portière, et croyant entrer dans les water-closets, je suis tombé sur la voie.

« — Sûrement, que j'y fais... et heureusement, au lieu de tomber sur le ballast, où vous auriez pu vous tuer, vous avez eu la chance de choir sur ce bouquet de saules, qui a amorti le coup...

« — Et la chance aussi que vous passiez par là... pour me recueillir... Merci, mon brave... je m'en souviendrai...

« En disant cela, il eut le geste de porter la main à la poche intérieure de son veston... Mais, de nouveau, il devint vert, poussa encore deux ou trois exclamations en une langue que je ne connais pas... puis se remit à rire, et il dit, tranquillement :

« — Nous réglerons cela demain... Pour le moment, je crois que le mieux est de dormir... Je ne veux pas vous retenir davantage... Avec votre permission, je vais passer la nuit ici, et demain...

« — Attendez, Monsieur, que dit la Frégière, je vas mettre des draps propres à notre lit...

« — Non, non... qu'il fit, ce fauteuil me suffira... une nuit est bien vite passée...

« Il n'en voulut pas démordre...

« Alors, on lui donna une couverture, parce que les nuits sont fraîches, on mit la bouteille de blanche et un verre sur la table, on lui souhaita le bonsoir, et la Frégière et moi nous allâmes nous coucher...

Lahuche regardait le garde-ligne, et une formidable envie de rire torturait son visage, enfin :

— Et c'est pour me raconter tout ça que vous arrivez de Donzère, avec une telle tête de désespoir que j'ai cru que le Robinet s'était effondré dans le Rhône !

— Mais, attendez, Monsieur, riposta Frégière. Ce matin, quand la Frégière et moi nous nous sommes levés, eh bien, notre homme avait disparu...

— En emportant vos meubles ?... gouilla M. Lahuche.

— En n'emportant rien du tout... heureusement... mais en laissant ce papier-là.

Et il tendit à M. Lahuche une carte de visite dont le nom avait été soigneusement gratté, et où il put lire, au crayon, ces mots :

« Je me souviendrai que vous m'avez sauvé la vie !

« Crystal DAGGER. »

Alors le conducteur de la voie éclata de rire :

— Mon pauvre Frégière, vous avez eu affaire à un ingrat... Le citoyen vous a faussé compagnie, afin de ne pas vous donner la récompense promise la veille... À, moins que vous n'ayez eu affaire à un farceur...

— Je ne vois pas où serait la farce, répondit le garde-ligne vexé...

— En tout cas, conclut M. Lahuche, toute cette affaire n'intéresse aucunement le service... Vous allez donc rentrer tranquillement, chez vous... et, une autre fois, quand vous dénicherez quelqu'un dans les branches d'un saule, eh bien ! enfermez-le chez vous, à double clef, car ces sortes d'oiseaux ont vite fait de s'envoler aux premières lueurs de l'aurore...

Et il congédia Frégière, qui s'en alla en grommelant :

— Tout de même, M. Lahuche a beau dire, tout cela ne me paraît pas catholique.

— Pauvre Frégière... il est indécrottable... conclut M. Lahuche, quand il fut seul, et ton ! en dépliant le *Nouvelliste de Lyon*, que la bibliothécaire de la gare venait de lui apporter.

D'un coup d'œil, il parcourut la première et la deuxième pages consacrées à la politique et aux grandes informations, et s'apprêtait à s'attarder sur la troisième ou se trouvaient relatés tous les faits divers de la région quand, sous un titre gras, un entrefilet en italique arrêta son attention.

Le titre disait :

Assassiné dans un train de luxe

Et l'article était ainsi rédigé :

« VALENCE. — Cette nuit, à onze heures. comme le train de luxe dénommé B-14 entrait en gare de Valence, le sous-chef de gare remarqua que du sang coulait par une des deux portes d'entrée d'un des sleeping-cars qui forment le train. Ayant pénétré dans ce wagon, en compagnie de quelques hommes et des stewarts, il reconnut qu'une longue rigole de sang souillait tout le couloir de ce Sleeping et provenait, d'un des compartiments. La porte de ce compartiment ouverte, un tragique spectacle s'offrit aux yeux des employés : un homme gisait sur le tapis, la gorge tranchée, la tête presque entièrement séparée du tronc. Le Chef de gare a fait immédiatement dételer ce wagon du train, puis l'a fait conduire sur une voie de garage, en attendant l'arrivée du Parquet. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de Cette affaire véritablement sensationnelle. »

On comprendra facilement l'émotion de M. Lahuche en lisant cette rapide dépêche de la dernière heure ; le récit que venait de lui faire Frégière était encore tout frais en son esprit : la corrélation des deux faits le frappa immédiatement, et, se levant, tout pâle :

— Mais alors... est-ce que l'homme de Frégière ne serait pas l'assassin ?...

Le doute n'était guère possible, et la conclusion s'imposait : cet homme, qui avait sauté du B-14, dans les roches du Robinet, et ce cadavre que l'on

retrouvait, une heure après, tout saignant encore dans ce même B-14...

Affolé, il sortit de son bureau, et appelant un homme d'équipe qui se trouvait sur les quais de la gare :

— Hé !... Bellon..., vous n'avez pas vu Frégière, mon garde-ligne ?...

— Monsieur... je le quitte... il est chez Larmande, en train de boire un verre en attendant le train de montée...

Sans même prendre le temps de coiffer sa casquette, M. Lahuche traversa les voies et la cour de la gare en courant, et comme une trombe pénétra dans l'hôtel Larmande, où Frégière était tout occupé à raconter à quelques amis l'événement qui avait bouleversé sa nuit.

II

LE SLEEPING SANGLANT

LE B-14 est un train de luxe international qui, une fois par semaine, part de la gare maritime de Marseille, et s'en va directement jusqu'à Calais.

Son départ, incertain, a lieu le vendredi ou le samedi, suivant l'arrivée du paquebot des Indes. Il charge alors toutes les dépêches qui arrivent pour l'Angleterre, et quelques voyageurs pressés de regagner le Royaume-Uni.

Aussi, en cours de route, ne prend-il aucun voyageur, pas plus qu'il n'en débarque.

C'est vers dix heures qu'il arrive à Valence, où il ne stoppe que deux minutes, afin de marquer l'arrêt, comme le veut le règlement. Aussi, son passage dans cette grande gare ne provoque-t-il aucune de ces agitations bruyantes qui signalent les arrêts des autres trains ; les quais restent déserts, vidés de voyageurs comme d'employés ; seul, un sous-chef de gare, sous sa casquette blanche, assiste au passage de ce rapide, attendant les deux minutes réglementaires pour donner le signal du départ.

Ce jour-là, le sous-chef de gare de service était M. Guillenot, un jeune homme intelligent et de grand avenir ; à vingt heures treize (nouveau style), le B-14 était entré en gare, et M. Guillenot, les deux minutes écoulées, portait déjà à ses lèvres le sifflet qui allait donner le départ au train de luxe, lorsque, comme le racontait le *Nouvelliste de Lyon*, son attention fut tout à coup attirée vers une traînée liquide qui dé coulait de la porte arrière du troisième et dernier sleeping-car.

Il s'approcha, se pencha pour reconnaître quelle pouvait être la cause de ce liquide, car la gare était mal éclairée, et se redressa tout pâle, en

distinguait que c'était du sang. Trois hommes d'équipe passaient : il les appela :

— Regardez...

— C'est du sang !... firent les trois hommes.

Et, un moment, ils demeurèrent muets d'étonnement.

Cependant, de son fourgon de tête, étonné

de ne pas entendre le signal du départ, le chef de train s'était penché et il disait :

— Eh bien ! quoi ?... Nous ne partons pas !

— Venez donc !... cria M. Guillenot.

Le chef de train sauta de son fourgon et s'approcha ; déjà sept ou huit hommes faisaient cercle autour du wagon.

— Mais... c'est du sang !... fit à son tour le chef de train. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est ce que nous allons voir !... riposta M. Guillenot.

Et, grimpant sur le marchepied, il pénétra dans le wagon.

Il était assez sombre, les lampes électriques étant baissées en veilleuse. Mais un homme d'équipe avait sa lanterne.

Alors, on vit que le sang qui dégouttait sur le marchepied du wagon faisait une large rigole, laquelle partait de la portière du compartiment de milieu.

Guillenot l'ouvrit...

Et il put voir, étalé sur le parquet du compartiment, un homme qui baignait dans une mare de sang : le cou était tranché par une si large section que la tête ne tenait plus que par quelques minces filaments de chair...

Un frisson d'horreur secoua le sous-chef de gare et les quatre ou cinq hommes qui venaient de faire cette lugubre découverte.

Cependant l'employé de la Compagnie des Wagons-Lits qui avait la surveillance de ce sleeping venait d'accourir, et, à la vue du cadavre de ce voyageur, il demeura comme pétrifié par l'émotion qu'il venait de ressentir.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?... demanda alors le chef de train.

— Dame..., répondit vaguement l'employé des Wagons-Lits, évasif.

— C'est que, continua le chef de train nous ne pouvons rester ici, en attendant la police... Le plus simple serait peut-être de continuer notre route jusqu'à Lyon où on avvertirait la police par un coup de téléphone.

— Non ! fit Guillenot.

Et, se tournant vers l'employé des Wagons-Lits :

— Vous avez des places libres dans les autres sleepings ?

— Ce ne sont pas les places qui manquent, dans ce train !

— Alors, on va faire évacuer les voyageurs dans les autres wagons, et on va garer celui-ci...

— Ce sera facile... Il n'y avait que ce voyageur dans ce wagon.

— Alors, hâtons-nous...

Guillenot sauta sur le quai, donna des ordres ; deux hommes d'équipe détachèrent le wagon du train que l'on refoula sur une voie de garage, puis le fourgon de queue ayant été raccroché, le sous-chef de gare donna le signal du départ, tandis que le chef de train disait au mécanicien :

— Dix minutes de retard... Il va falloir gagner ça d'ici Lyon, hein !...

Et allégé de son wagon tragique, le B-14 s'enfonça dans le tunnel.

Cependant, déjà, dans toute la gare, le bruit de la lugubre découverte se répandait comme une traînée de poudre ; la nouvelle était déjà connue de tous les cafés avoisinant la gare, dont les clients attardés accouraient sur les quais pour apprendre les détails de cette tragique affaire ; Guillenot était entouré par une troupe de nouveaux amis dont il eut été bien embarrassé de dire les noms ; mais que pouvait-il ; d'ailleurs, il avait d'autres chats à fouetter que de raconter ce qu'il venait de voir ; à peine le wagon garé, il avait envoyé réveiller le chef de gare, prévenir le commissaire de surveillance et avvertir le Parquet.

Le chef de gare, le premier arrivé, avait commencé par placer cinq ou six hommes d'équipe autour du wagon sanglant, pour empêcher les curieux d'en approcher. Puis, M. Jeulin, le commissaire de surveillance, était arrivé, tout suant, tout soufflant, tout ému de ce qu'il venait d'apprendre, furieux aussi, peut-être, d'avoir été obligé d'interrompre une manille, au moment

où il avait tous les atouts en main. C'était un gros brave homme, grand amateur de bocks et de cartes, et qui devait à un ancien camarade du quartier latin, devenu ministre, cette place de tout repos et de sûre tranquillité.

Voici cinq ou six ans qu'il occupait ce poste de confiance et d'inutilité, et jamais il n'avait eu à faire acte d'intelligence ou d'énergie ; et voici que dans son ressort, un crime, que tout laissait prévoir sensationnel, le contraignait à se mettre en évidence : il en était réellement atterré.

Mais le Parquet arrivait, le juge d'instruction, M. Hardi ; le procureur de la République, M. Chaulvet ; et Philippon, le greffier.

Devant le wagon, à la lueur falotte des lanternes d'employés, M. Guillenot dit comment il avait vu ce sang, comment il avait pénétré dans le wagon et la découverte qu'il y avait faite.

— Vous avez bien fait, le félicita M. Chaulvet, de faire garer le wagon ; le mener jusqu'à Lyon eût été du temps perdu ; nous gagnons une grosse heure, et, en une heure, une enquête peut faire plus de chemin qu'un assassin.

Au fond, il était enchanté d'avoir enfin à s'occuper d'une affaire aussi importante et qui ne saurait manquer de mettre en relief son intelligence, son flair et ses qualités d'habile instructeur ; en quoi il était contraire à M. Hardi, le juge d'instruction, homme sans ambition, et qui dans ce crime ne voyait de prime abord que les ennuis et les dérangements qu'il allait lui causer.

— Pénétrons dans le wagon ! décida M. Chaulvet

M. Guillenot les précéda.

L'obscurité était profonde : la petite dynamo qui se trouve entre les roues des sleepings n'étant plus actionnée, toutes les lampes s'étant éteintes ; le sous-chef de gare avait sa lanterne : le juge, le procureur et le commissaire, ainsi que le greffier, empruntèrent celles des hommes d'équipe.

Le cadavre était toujours étendu sur le tapis du compartiment.

M. Chaulvet se pencha, mais, tout à coup se relevant comme mû par un ressort :

— Mais ce cadavre a été entièrement décapité, ce cadavre n'a plus de tête !

— Quoi ? Que dites-vous ? s'écria le sous chef de gare.

— Vous me disiez que l'homme avait la gorge ouverte, le cou sectionné... Voyez plutôt... il n'a plus de tête du tout...

M. Guillenot se pencha à son tour, et, lui aussi, se redressa tout pâle, effaré comme devant l'incompréhensible, l'inexplicable.

— Monsieur, fit-il en frissonnant d'horreur... j'ai vu... j'ai bien vu... tout à l'heure, quand j'ai pénétré le premier dans ce wagon la tête de ce malheureux... À la vérité, comme je vous l'ai dit, elle ne tenait que par quelques lambeaux de chair... mais elle était là... je l'ai vue... et le chef de train... le stewart, des hommes d'équipe aussi l'ont vue...

— Étrange, murmura le procureur... Il faudrait croire, alors, que quelqu'un a voté cette tête... Qui ? L'assassin ! Afin qu'on ne pût identifier sa victime... Alors, c'est qu'il était dans le train... Il y est encore... !

Et s'adressant à Guillenot :

— Le premier arrêt du B-14 est Lyon ?

— Oui.

— Il y arrive... ?

— À minuit vingt, mais à cause du retard...

Le procureur avait tiré sa montre.

— Minuit moins dix...

Alors, au commissaire de surveillance :

— Monsieur Jeulin... vite, un coup de téléphone à votre collègue de la gare de Perrache qui, lui, doit être à son poste... Qu'il surveille le B-14, n'en laisse sortir personne... et qu'il appelle immédiatement le Parquet lyonnais, que je mettrai au courant, tout à l'heure, par téléphone.

Puis, tandis que le commissaire se hâtait vers le bureau du télégraphe de la gare, M. Chaulvet avait tiré un carnet de sa poche, en avait griffonné trois feuilles qu'il tendit à des hommes d'équipe, en leur disant à chacun :

— Vite, ce mot à la gendarmerie... celui-ci au commissaire de police... celui-là au chef de la brigade mobile... et au trot... que dans un quart

d'heure tout le monde soit ici...

Il songea une seconde, puis se dirigeant vers la porte du sleeping :

— Courons au plus pressé... nous aurons après tout le temps de faire les constatations.

III

LE B-14

QUAND le B-14 entra en gare de Perrache à Lyon, il fut immédiatement entouré d'un véritable essaim de policiers, les uns en civil, les autres en tenue, la gare était consignée au public et le substitut du procureur général dirigeait lui-même les opérations.

Le coup de téléphone de M. Jeulin et celui, plus explicatif de M. Chaulvet avaient produit tout leur effet ; on avait eu le temps de tout préparer et il était évident que si l'assassin se trouvait encore dans le train, il ne pourrait échapper.

Le chef de la brigade mobile de Lyon était, en ce temps, un certain M. Rosic, qui, en maintes circonstances, avait eu l'occasion de donner la mesure de son flair et de son entente profonde des affaires criminelles.

En attendant le train, il se tenait aux côtés de M. Boulard, le substitut, et paraissait fort sceptique sur l'issue de l'affaire.

— Voyez-vous, je ne puis croire que l'assassin se trouve encore dans le train...

— Croiriez-vous donc qu'il a sauté en cours de route ?

— Non. Le B-14 est un train à marche rapide, et il faudrait être bien audacieux pour risquer de sauter d'un train dont la vitesse minimum, dans les passages dangereux, n'est pas inférieure à quatre-vingts kilomètres.

— Alors ? — Alors... le coup a dû être fait avant Avignon, et l'assassin est descendu, à contrevoie, dans cette gare, voilà tout !

— Ou à Valence.

— Pourquoi à Valence ?

— Parce que c'est à Valence que la tête a disparu.

Mais M. Rosic haussa les épaules :

— Vous croyez à cette histoire de la disparition de la tête ? C'est tellement invraisemblable... et inutile... Ceux de Valence, sous le coup de la première émotion, auront cru voir la tête... si véritablement l'assassin l'a coupée... Ou alors, c'est qu'elle a roulé sous quelque banquette, où M. Chaulvet n'a pas su la retrouver tout de suite...

— Bref... nous perdons notre temps, ici.

— On ne perd jamais son temps, répondit le policier, parce que, voyez-vous... Mais voici notre train !

Le B-14 entra en gare.

Comme nous l'avons dit le convoi n'était pas encore arrêté que déjà un essaim de policiers et d'agents l'entouraient.

MM. Boulard et Rosic se dirigèrent alors vers le chef de train, qui venait de sauter sur le quai, à la vue de tous ces gens qui entouraient son convoi, et, désespéré, gémissait :

— Bon !... V'là que ça va recommencer... Si jamais nous arrivons à Charenton avant demain soir... nous aurons une fameuse veine !...

Mais M. Boulard s'était approché de lui, et :

— C'est vous le chef de train ?

— Oui, Monsieur !

— Vous n'avez rien remarqué depuis Valence ?

— Rien.

— La marche normale ?

— Tout ce qu'il y a de plus normal ?

— Aucun ralentissement, pour une cause ou pour une autre ?

— Aucun... Par hasard, la voie est en bon état, tout le long, répondit cet homme intrigué par ces questions dont il ne pouvait arriver à comprendre la portée.

— Bon !... conclut le substitut avec un long regard à Rosic. Puis il reprit :

— Il faut que je visite votre train ! Je suis le substitut du procureur général.

— Ma foi, Monsieur, répondit le chef de train, cela n'est pas de mon ressort. Moi, je n'ai pour mission que de conduire le train, et les voyageurs ne me regardent pas. Le B-14 n'est pas un train de la Compagnie ; il appartient aux Wagons-Lits, et c'est les Wagons-Lits que ça regarde. Voilà d'ailleurs le contrôleur...

Et il désigna un homme vêtu de kaki, aux manches galonnées et à la casquette plate dorée, qui se tenait à quelques pas du groupe. Ce fut donc à lui que le substitut renouvela sa demande :

— C'est facile, Monsieur, répondit le contrôleur, et pourvu que la visite soit rapide et que nous ne perdions pas trop de temps...

Le substitut eut un geste vague.

— D'ailleurs, reprit le contrôleur, voici ma feuille de bord !

Et, tirant de sa poche un papier où se trouvait le plan de son train, il expliqua :

— En partant de la gare d'Arène, j'ai chargé dix voyageurs : sept dans la première voiture : c'est une famille, le père, la mère, trois enfants et deux domestiques ; dans la seconde voiture, un voyageur seulement...

Et, baissant la voix :

— ...Celui qui a été assassiné !... Enfin, dans la troisième et dernière voiture, deux voyageurs, séparés, chacun dans un compartiment... tous des Anglais, bien entendu...

— Nous allons voir !... fit le substitut.

— Pardon, Monsieur... fit alors observer le contrôleur... c'est que... tous ces voyageurs dorment...

— Ma foi... vous les réveillerez !... conclut le substitut. Il importe que je visite votre train... Vous comprenez pourquoi...

Le contrôleur eut un geste d'impuissance :

— Il est évident que nos règlements nous interdisent de réveiller nos voyageurs, qui ont payé fort cher le droit d'être tranquilles, mais... dans ces

circonstances... D'ailleurs, Monsieur le substitut, vous prenez l'entière responsabilité de la chose...

Le substitut eut un sourire indiquant que cette responsabilité était fort légère à ses pouvoirs discrétionnaires, et il suivit le contrôleur dans le premier wagon.

Il y eut quelque effarement parmi la famille anglaise que le contrôleur réveilla fort poliment en s'excusant du mieux qu'il put ; Rosic, d'un coup d'œil, avait inspecté les quatre compartiments, et son attention s'était arrêtée plus particulièrement sur le valet, tout vêtu, qui sommeillait dans un fauteuil, un journal aux pieds. Mais, sans doute, tout lui parut normal, car il cligna de l'œil vers le substitut, en lui murmurant :

— Rien à faire, ici !

Par le couloir, ils pénétrèrent dans la seconde voiture, tandis que le contrôleur faisait observer que, jusqu'à Valence, cette voiture avait été la troisième, la seconde ayant été garée dans cette dernière station.

— Dans ce sleeping, comme je vous l'ai dit, Monsieur, il y a deux voyageurs : un dans le compartiment n°1, et l'autre dans le 3.

Et ce disant, il ouvrit le premier compartiment : un homme étendu dans une couchette ronflait à poings fermés ; le contrôleur lui tapa doucement sur l'épaule : il se dressa. Sur son séant, grotesque avec son madras de damas qui entourait sa tête rougeaude et laissant voir un pyjama impressionnant où était brodée en or une énorme couronne de baronnet, il hurla, les yeux hors de la tête :

— *What is it ?... Why do you awake me ?...*

Et comme le contrôleur lui expliquait que c'était la justice qui perquisitionnait, à cause de certaine affaire importante, il sortit à moitié de son lit, tonnait d'une voix formidable :

— *I don't mind ! I will complain to the King ! And bring to trial the Company !...*

Le contrôleur eut un regard désolé vers le substitut qui, d'ailleurs, ne comprenait pas un mot d'anglais ; d'ailleurs, comme dans l'autre voiture, Rosic s'était rapidement fait une opinion, et il dit :

— Laissons dormir ce gentleman... et... allons dans l'autre compartiment !

Le pauvre contrôleur était vert d'émotion ; certes, ce n'était pas de sa faute, mais si le baron se plaignait, faisait un procès à la Compagnie, comme il en avait le droit, qui paierait la casse ? Le pauvre homme était obligé de se répondre que ce serait sûrement lui.

Aussi, ce fut bien à contre-cœur qu'il ouvrit le troisième compartiment.

Rosic y pénétra le premier, et, tout à coup, se retournant :

— Mais il est vide !

— Vide ? répéta le contrôleur atterré.

— Vous vous êtes trompé... c'est dans un autre...

— Je vous assure que c'est dans celui-là... J'ai assez l'habitude... c'est moi-même qui l'ai installé... je me souviens même qu'il m'a demandé s'il ne se trouvait pas sur les boggies, ce qui l'empêcherait de dormir...

— Alors ?

— Alors, répliqua le contrôleur, qui eut peur de comprendre.

— Voyons toujours les autres, opina le substitut.

Tout le train fut visité de fond en comble ; le dixième voyageur avait disparu ; le doute n'était plus possible : c'était lui l'assassin...

Le tout était de savoir où ce dixième voyageur avait pu descendre du B-14. En somme, il ne paraissait pas facile de pouvoir descendre du train sans être remarqué. Comme nous l'avons dit, le B-14 charge des voyageurs en gare maritime de Marseille, à destination de Londres, via Calais, et il ne doit prendre ni déposer aucun voyageur en cours de route. Dans ses rares arrêts, uniquement motivés pour changer de machine, un voyageur qui monterait ou descendrait du train serait forcément remarqué. Il fallait donc que ce dixième voyageur, l'assassin, eût quitté le B-14, durant un arrêt, mais en sautant à contre-voie.

— Je vous le disais, Monsieur le procureur, opina donc Rosic, et ma première opinion était, la bonne. Notre homme a commis son crime sitôt le départ du train, de Marseille, et à Avignon, premier arrêt, il s'est esbigné en douceur... et courez après, maintenant !

Mais le substitut était incrédule.

— Qui donc, à Valence, aurait fait disparaître la tête ?

Rosic haussa les épaules.

— Ils se figurent qu'ils l'ont vue, la tête... Mais je suis bien sûr... D'ailleurs, je vais y aller, et je saurai bien...

Le conducteur s'approcha alors, et...

— Puis-je donner le signal du départ ?

— Certes... Seulement, tâchez de vous tenir à la disposition de la justice, ainsi que vous, monsieur le contrôleur, car nous aurons certainement besoin de votre témoignage..., fit Rosic.

— Oui, ajouta le substitut, en s'adressant à l'employé des Wagons-Lits, le mieux serait même qu'à Paris vous passiez le service à un de vos collègues et que vous reveniez ici...

Le contrôleur fit une grimace... Mais un coup de sifflet retentit, et une minute après le train tragique disparaissait sous le tunnel de Fourvières.

IV

MONSIEUR ROSIC

À QUATRE heures du matin, Rosic sautait dans le rapide qui le déposait en gare de Valence une heure après.

Il avait eu tout le temps de réfléchir sur cette affaire qui, à tout prendre, lui paraissait plus claire que de l'eau de roche.

Ce n'était sûrement pas dans le crime du B-14 qu'il pourrait faire valoir ses brillantes qualités de policier. L'assassin était un Anglais, arrivant des Indes comme sa victime. Depuis longtemps, il préméditait son crime, et il l'avait accompli tranquillement, dès que le B-14 s'était mis en marche. À Avignon, il avait disparu et, maintenant, il avait de l'avance. Jamais on ne le retrouverait. Quant à cette histoire de tête disparue, dont ce pauvre M. Boulard avait l'air de faire tant de cas, c'était, quelque conte à dormir debout qu'il aurait vite fait de mettre au clair.

Quand il débarqua sur le quai de la gare de Valence, tout de suite il se dirigea vers le bureau du commissaire spécial. Le bureau était fermé, M. Jeulin, les constatations faites, ayant eu hâte de regagner son domicile et son lit.

— Drôle de commissaire ! grommela Rosic.

Et s'adressant à un employé : — Dites-moi, mon ami, le sous-chef de gare qui était de service, hier au soir, à l'arrivée du B-14, sans doute est-il allé aussi se coucher ?

L'homme regarda son interlocuteur, ébahi de cette demande ; pourtant, il dit :

— C'est M. Guillenot... il est encore là, vu qu'il ne quittera son service de nuit qu'à sept heures.

— Allons, voilà qui est heureux !

— Mais, si c'est pour avoir des renseignements, continua l'homme, ce n'est pas la peine de chercher à l'interroger, car le procureur nous a défendu de donner le moindre renseignement aux journalistes.

— Ah bah !

— Parce qu'il dit que les journalistes sont des bavards qui entravent l'instruction !

— Il a raison ! approuva Rosic, et vous n'avez pas encore reçu de journalistes, je suppose ?

— Cinq, déjà !

— Mazette ! ils ne perdent pas leur temps !

— Pour ma seule part ! ajouta l'homme avec une pointe de fatuité.

— Vous savez donc quelque chose ?

— Dame ! J'étais là, avec M. Guillenot, quand il est monté dans le sleeping.

— Et... vous avez vu la tête... sans doute.

— Comme je vois la vôtre...

Rosic, qui tenait à son idée, haussa les épaules.

— Vous en êtes absolument sûr ?

— Je ne suis pas une vieille bête, je suppose, riposta l'homme, vexé. Le corps était étendu sur le tapis... la tête presque détachée du tronc, était toute tournée vers la droite... et je l'ai si bien vue, que, si on me la montrait, je pourrais la reconnaître. C'était celle d'un homme d'une trentaine d'années à peine, toute rasée... blonde... avec, sur la joue... à droite, un gros grain de beauté plein de petits poils follets...

Rosic eut un mouvement d'impatience ; ce luxe de détail semblait prouver que l'homme n'avait pas été le jouet de quelque hallucination ; cela dérangeait toute sa théorie : vexé, dans le fond, il dit :

— Heureusement que je ne suis pas journaliste, moi, car c'est joliment que vous obéissez aux ordres du procureur !...

L'homme rougit sous son haie.

— Vous n’êtes donc pas journaliste ?

— Je suis chef de la Sûreté !

L’homme se troubla davantage, et il tourna les talons, ajoutant, pour excuse :

— Fichtre !... si j’avais su, je ne vous aurais rien dit.

— Allez donc faire du bon travail avec de pareilles brutes ! grogna Rosic en se dirigeant vers le bureau du sous-chef.

Guillenot sommeillait dans son fauteuil ; en entendant pénétrer un homme dans son bureau, il se leva d’un bond, nerveusement ; il était de toute évidence que le sous-chef n’était pas encore complètement remis de son émotion de la veille.

— Que voulez-vous ? fit-il.

— Je suis M. Rosic, chef de la brigade mobile de Lyon, et je viens au sujet du crime d’hier. Ainsi, vous êtes sûr que le cadavre avait encore sa tête quand vous êtes entré dans le sleeping ?

— Aussi sûr que je suis là, répondit M. Guillenot.

— Et cette tête...

— Jeune, rasée, blonde...

— Un grain de beauté...

— Je n’ai pas remarqué.

— Bref, il n’y a pas d’erreur ?

— Mais aucune !

— Alors, selon vous, l’assassin était encore dans le train, à Valence ?

— Dame ! Qui aurait eu intérêt à faire disparaître cette tête ?

— Certainement... Mais tout de même, faudra voir... Selon vous, comment aurait-il opéré ?

Le sous-chef haussa les épaules.

— Est-ce que je sais ?... Je ne me l’explique pas... Mais ce qu’il y a de sûr, c’est que la tête y était, tenant à peine au cou... oui... et, dix minutes après, quand nous sommes revenus dans le wagon... avec le commissaire et le Parquet, la tête n’y était plus...

— Étrange ! grommela Rosic, qui avait toutes les peines du monde à se rendre à cette mystérieuse évidence.

Et il demanda encore :

— Combien a-t-il fallu de temps pour garer le wagon ?

— Les rapides sont serrés à bloc... pour défaire les attelages, il faut un instrument spécial... le temps d'aller le chercher... d'opérer... mettons sept ou huit minutes... Puis, comme le cheval de manœuvre n'était pas là, ce sont les hommes qui, à bras, ont poussé le wagon...

— Ce qui fait que, durant le parcours, il eût été impossible à un homme d'en descendre sans être vu ?

— Sûrement... pour pousser un grand wagon comme ceux des Wagons-Lits, il faut une dizaine d'hommes, aussi bien derrière que sur les côtés...

— Donc, ce ne peut être pendant que le wagon était en gare ?

— Non ! car, de l'autre côté du quai, il y avait des employés !

— Ni durant le parcours. C'est donc quand le wagon s'est trouvé sur la voie de garage que l'homme a pu filer en emportant la tête. Ce qui semblerait prouver qu'il était dans le wagon ?

— Cela semble clair, en effet !

— Sur la voie, le wagon est resté seul ?

— Oui !

— Et, entre le moment où il a été garé l'arrivée du Parquet, il s'est écoulé...

— Une bonne demi-heure.

— C'est plus que suffisant !

Rosic songea une seconde, puis :

— Où est le wagon ?

— Je vais vous y conduire, fit le sous-chef.

Ils quittèrent le bureau.

Le jour venait de se lever.

— On a fait toutes les constatations ? demanda Rosic.

— Toutes !

— Et...

— Le corps était étendu sur le parquet du wagon... la tête était coupée net... le sang avait giclé partout... sur une banquette, il y avait une valise ouverte... pas d'autres bagages...

On arrivait près du wagon.

— Le corps est toujours là ? demanda Rosic.

— Non... On l'a transporté à l'hôpital où, ce matin, on fera l'autopsie. Et comme Rosic haussait les épaules, le sous-chef ajouta :

— Mais on a pris des photographies, au magnésium.

Rosic examina les lieux.

À vingt mètres environ de la sortie du hall couvert de la gare, la voie II était munie d'une aiguille d'où partaient trois voies de garage, numérotées 16, 18 et 20. C'était là, sur la voie 20, que le wagon tragique avait été garé devant un bâtiment long, haut d'un étage à peine, et où se trouvaient les bureaux des messageries à grande vitesse, séparé de la voie par un trottoir de trois mètres de large à peine.

— La nuit, ces bureaux sont fermés ? demanda Rosic.

— Oui, les employés, qui ne sont pas de nuit, partent à sept heures... mais il y a toujours un gardien... et d'ailleurs, on n'y éteint jamais l'électricité en plein...

— Ce qui fait, fit Rosic, que ce n'est sûrement point par là que l'assassin est parti, mais du côté de la voie... Voyons de ce côté.

Lentement, ils firent le tour du wagon : comme ils arrivaient à la hauteur de la portière, Rosic se baissa, puis, se relevant :

— Pourriez-vous me dire si c'est par cette portière ou bien par la porte opposée que vous avez pénétré dans ce wagon ?

Guillenot réfléchit une seconde, puis :

— Le wagon n'a pas été tourné, pour être garé ; donc c'est par l'autre.

— En ce cas, fit Rosic, c'est donc sûrement de ce côté que s'est enfui l'assassin ! Voyez, il a laissé la marque de ses pas ! D'ailleurs, le doute n'est même pas possible... Si nous nous trouvions en face de pieds avant

monté, les pointes seraient tournées vers l'intérieur... Or, les pointes sont vers le dehors...

En effet, de ce côté du wagon, du sang avait aussi coulé, mais en moins grande quantité que de l'autre ; toutefois et sur la peinture noire des marchepieds, on reconnaissait, très visibles, les traces de deux pieds.

Cependant Rosic songeait.

Enfin, il demanda :

— Pensez-vous qu'un homme, caché dans ce wagon, en pût sortir, du côté de la voie, sans éveiller l'attention de quelqu'un ?

— Nous sommes bien obligés de le supposer ! répondit M. Guillenot.

— Il ne s'agit pas de suppositions, s'impacienta Rosic, mais de faits... Vous admettez, vous, que l'on a achevé de couper la tête de cet homme durant le court laps de temps qui s'est écoulé entre le garage de ce wagon et l'arrivée du Parquet... Je veux bien l'admettre... Mais je demande alors : Comment l'assassin a-t-il pu fuir ?... Voyons, réfléchissez, oubliez ce qui s'est passé, imaginez, ce wagon, déjà suspect, garé en cet endroit vers onze heures... Un homme peut-il en sauter sans être vu... sur les voies, il n'y a jamais personne... C'est un désert ?...

— Non !... répondit Guillenot, non !... Les quais, les voies, tout ce coin de gare est, nuit et jour, plein de monde, hommes d'équipe, manœuvriers, aiguilleurs, bloqueurs, graisseurs, visiteurs, que sais-je ?... Un inconnu qui passerait par là, cherchant à fuir, serait sûrement dépisté...

Le visage de Rosic s'épanouit.

— C'est ce que je pensais, fit-il. Je suis heureux que vous m'apportiez cette preuve... Elle n'est pas seule, d'ailleurs, et voici qui est mieux... Supposez l'homme, en cet endroit, sautant du wagon... Voici, en effet, la trace certaine de ses pas... ses semelles sont rouges de sang largement épandu dans lequel il vient de piétiner... Il signe sa fuite sur ce marchepied... très visible... il saute par terre... sur le ballast... Comment expliquez-vous que, devant ce wagon, il n'y ait nulle trace de ces chaussures sanglantes !...

Et Rosic sourit d'un air triomphant.

Guillenot regarda autour de lui.

En effet, sur le ballast, il n'y avait aucune trace de sang...

— Alors, fit-il, c'est qu'il aura sauté ailleurs.

— Refaisons, si vous le voulez, le chemin qu'a fait ce wagon pour arriver jusqu'ici ! Je vous suis...

Lentement, les yeux fixés au sol, ils suivirent la voie de garage n°20 jusqu'à l'aiguille, puis de là la voie 2 jusqu'à l'emplacement approximatif où devait se trouver le wagon à l'arrivée du B-14 en gare de Valence. Nulle part ils ne purent relever la moindre goutte de sang !

— Vous voyez ! triompha Rosic.

— En effet, répondit Guillenot convaincu. Et pourtant... la tête y était...

— Je le crois... mais ce n'est pas l'assassin qui est venu la reprendre, soyez-en certain... Que s'est-il passé ?... Nous le saurons peut-être un jour... Mais, en attendant, mon opinion première est la bonne... C'est à Avignon que l'assassin a quitté le B-14... D'ailleurs, à quelle heure pourrais-je trouver un train pour Avignon ?...

— Pas avant dix heures cinq !

— C'est tard... mais n'importe... Je suis sûr qu'à Avignon... sur les cailloux du ballast, je trouverai des traces sanglantes de pas... En attendant... je vais prendre une tasse de café... À votre service...

— Ma foi, répondit Guillenot, ce n'est pas de refus... Et quand j'aurai fait le 62, qui va rentrer en gare dans dix minutes, c'est avec plaisir que je vous rejoindrai au buffet.

V

« CRISTAL-DAGGER »

COMME le 62 entrait en gare, Guillenot en vit descendre le conducteur de la voie de Pierrelatte.

Avant d'être sous-chef à Valence, il avait été facteur de première à Pierrelatte et il était intimement lié avec M. Lahuche ; aussi, se dirigea-t-il vers lui, et, la main tendue :

— Quel bon vent vous amène ?...

— Mon vieux, répondit Lahuche, je crois que mon garde-ligne Frégière a découvert l'assassin du B-14.

— Ah bah ! s'exclama Guillenot.

— C'est tout une histoire... j'ai pris le premier train, et j'ai amené Frégière...

En effet, le garde-ligne s'avavançait vers son chef, descendant du compartiment de troisième classe dans lequel il avait fait le trajet.

— Cette nuit, continua Lahuche, il a trouvé un homme dans les saules du Robinet, un homme qui, selon toute apparence, avait sauté du rapide de Calais...

— Ma foi, riposta Guillenot, voilà qui va faire plaisir au chef de la Sûreté de Lyon qui, justement, est ici... Laissez-moi m'occuper de mon train et je vais vous mener vers lui !...

On se souvient de l'émotion qui s'était emparée de M. Lahuche quand, après avoir ouï l'extraordinaire histoire qu'était venu lui conter son garde-ligne, il avait lu, dans le Nouvelliste, les sommaires détails du crime du B-14.

Tout de suite, il s'était mis en quête de Frégière, qui se trouvait chez Larmande, l'hôtel en face de la gare, et, sa décision prise sur-le-champ, il avait sauté, avec Frégière, dans le 62, afin de pouvoir éclairer la justice le plus vite possible sur la trouvaille de son garde-ligne.

Cependant le 62 étant reparti, Guillenot quitta son service et, suivi de Lahuche, se dirigea vers le buffet.

Assis dans un coin, Rosic était fort occupé à tremper un croissant dans une tasse d'un chocolat crémeux ; il réfléchissait mélancoliquement et songeait qu'il était bien malheureux d'avoir passé la nuit, pour une affaire, somme toute, de bien minime importance. Car il tenait à son idée que le voyageur du B-14 avait été assassiné entre Marseille et Avignon, et que, dans cette dernière gare, il avait quitté le train le plus naturellement du monde, et qu'à cette heure, il serait bien difficile le mettre la main dessus. Sûrement, tout à l'heure, en gare d'Avignon, sur le ballast, il découvrirait quelques traces de pas sanglants, indiquant que c'était en cet endroit que l'assassin était sorti du wagon ; mais cela n'avancerait pas à grand'chose. D'ailleurs, l'affaire serait du ressort de son collègue, le chef de la brigade mobile de Marseille, et, par conséquent, il n'aurait plus qu'à retourner tranquillement à Lyon, délaissant cette affaire pour lui sans gloire et sans profit.

Il y avait bien quelque chose qui le gênait : c'était le sous-chef de gare qui prétendait avoir vu la tête ; mais Rosic songea :

— S'il n'a pas été le jouet de quelque hallucination, bien compréhensible, s'il a réellement vu la tête, eh bien ! elle doit y être encore ; elle a roulé sous quelque banquette ou même sur le ballast... à moins qu'il n'y eût un complice... ce qui me paraît assez improbable, car celui-là serait aussi descendu à Avignon, n'ayant plus rien à faire dans le train de luxe.

Il en était là de ses réflexions quand il vit pénétrer dans la salle du buffet Guillenot, suivi de deux personnes qu'il ne connaissait pas.

— Monsieur, lui dit le sous-chef de gare, voici M. Lahuche, conducteur de la voie à Pierrelatte, qui pense avoir quelques renseignements à vous donner sur l'assassin du B-14.

— Vraiment, fit Rosic.

— Voilà ce qui en est, expliqua alors Lahuche. Mon garde-ligne, Frégière, que voilà, a découvert, dans un bouquet de saules du passage du Robinet, un individu qui pourrait bien être tombé du train de luxe !

— Ah bah !... s'exclama Rosic, souriant.

Et, sans en écouter davantage, se tournant vers Guillenot, triomphant :

— Quand je vous disais que l'assassin n'était pas venu jusqu'ici et qu'il avait dû descendre en cours de route !...

Puis à Lahuche :

— Voulez-vous me donner des détails !

— Frégière va vous l'expliquer lui-même.

Alors, Frégière, intimidé par toute cette affaire, comme une leçon apprise, répéta ce qu'il avait déjà narré à son chef, comment en faisant sa ronde il avait découvert un homme évanoui, comment sa femme l'avait installé dans la pièce du bas et comment, enfin, au matin, on n'avait plus retrouvé personne. L'homme avait disparu, ne laissant qu'un mot signé : « Crystal-Dagger. »

M. Rosic était rayonnant ; c'était la confirmation de sa théorie ou à peu près ; et, s'adressant à Guillenot :

— Hein !... Qu'est-ce que vous en dites... Ai-je eu le flair de la chose ?... Pardieu, ça tombait sous le bon sens !... Votre assassin n'avait pas attendu d'être à Valence pour s'esbigner, je pensais qu'il s'était défilé en gare d'Avignon... Il n'a sans doute pas pu le faire... Alors, il a sauté en route, ce qui prouve que c'est un homme déterminé et qui n'a pas froid aux yeux, car, sauter d'un rapide en marche... Quoiqu'en y réfléchissant, tout s'explique le mieux du monde... L'assassin est un Anglais, comme la victime. Quelque marin... un bon nageur, en tout cas... Or, à ce passage du Robinet, si j'ai bonne souvenance, la ligne du chemin de fer longe le Rhône de si près que, par les hautes eaux, la voie est submergée... Alors... ce que l'on ne peut faire en pleine terre, on le fait dans l'eau... Sauter d'un train, c'est clownerie à se casser le cou... mais quand on saute dans l'eau... Cela tombe sous le sens...

Et Rosic se frottait les mains, satisfait que les événements lui donnassent raison et que tout vînt confirmer sa théorie.

Mais Guillenot devait tenir à la sienne, car il hocha la tête et dit :

— Alors, que faites-vous des traces de pas sanglants, découvertes sur le marchepied ?

— Mais... il a bien fallu qu'il ouvre la portière... il ne pouvait faire son plongeon à travers les carreaux... il est donc descendu sur le marchepied, et a laissé la trace de ses pas, pointe en dehors.

— Cela serait parfait, fit Guillenot avec un petit sourire narquois, si les traces de pas n'étaient pas à contre-voie...

— Quoi... à contre-voie ?

— Oui, c'est-à-dire pas du côté du Rhône, mais du côté des rochers du défilé du Robinet !

Rosic ne répondit rien : il se contenta de regarder Guillenot en fronçant les sourcils, comme pour lui reprocher son esprit d'indépendance et d'oser mettre des bâtons dans les roues de ses recherches.

Toutefois, il ne pouvait s'empêcher de se dire que Guillenot avait raison, et que ces traces de pas, sur le marchepied de contre-voie, c'est-à-dire du côté opposé au Rhône, démolissaient toute sa théorie : c'était dommage ; enfin il exprima :

— Après tout, ces traces de pas ne prouvent rien... elles ont pu être faites par un employé...

— Nul n'est monté dans le wagon de ce côté... J'en suis certain... et d'ailleurs, en tout cas, si l'assassin est celui dont nous parie Lahuche, qui a enlevé la tête de la victime ?...

Heureux de cette diversion, Rosic cria :

— Hé... cette tête, si réellement vous l'avez vue, doit être encore dans le wagon... D'ailleurs, il est facile de s'en convaincre...

Il se leva.

Guillenot, Lahuche et Frégière le suivirent.

Tous quatre se dirigèrent vers le wagon tragique, toujours garé devant les bureaux de la grande vitesse.

Comme ils y arrivaient, ils aperçurent un groupe de cinq ou six personnes qui s'en approchaient également : c'étaient le procureur, le juge

d'instruction, le commissaire spécial de la gare, le greffier et trois ou quatre hommes de police.

— Bonjour, monsieur Chaulvet, fit Rosic en reconnaissant le procureur.

— Tiens, Rosic ! Vous n'avez pas perdu de temps... Avez-vous fait quelques constatations intéressantes dans le train à son passage à Lyon ? Avez-vous découvert et arrêté l'assassin qui devait s'y trouver encore ?

— Vous aussi, gouailla Rosic, vous croyez que l'assassin se trouvait encore dans le B-14 ?...

— Dame !... Sans ça... qui aurait enlevé la tête ?...

Rosic se contenta de sourire, puis désignant Frégière, que tout le monde troublait étrangement :

— Tenez, voilà un brave homme qui a vu l'assassin comme je vous vois, et qui l'a même hospitalisé dans sa maison du passage du Robinet !...

— Ah !... Alors, vous êtes sur ses traces ?

— Pas encore... mais la journée ne se passera pas... Pour l'instant, il s'agirait de procéder à un examen sérieux du théâtre du crime... Examen qu'on a oublié de faire, s'explique... comme je l'avais deviné... L'assassin est bien celui qui a sauté ou voulu sauter dans le Rhône au Robinet... Il signe « Le Poignard de Cristal », et c'est avec ce poignard de cristal qu'il a tué sa victime... Il s'agit de découvrir les traces de ce citoyen-là... Ce ne doit pas être difficile !

Et se tournant vers Lahuche et Frégière :

— Il n'y a pas d'erreur possible, et tout d'ailleurs, soit dit sans vous froisser...

— Mais...

— Je parierais bien un louis que nous allons retrouver la tête, laquelle, plus détachée du tronc que ne l'a cru voir M. le sous-chef de gare, a dû rouler quelque part... Nous allons voir... nous allons voir...

Et il pénétra dans le wagon... M. Chaulvet le suivit.

Alors Rosic se mit à procéder méticuleusement à l'examen du compartiment tout ensanglanté... La couchette était encore rabattue, et un grand désordre y régnait ; somme toute, il n'était pas extraordinaire que la

tête ayant roulé, on ne l'eût pas aperçue dans le fouillis de draps, de couvertures, de rideaux et de tapis qui encombraient ce compartiment...

Et voici que tout à coup Rosic, qui furetait sous la couchette, se releva et dit :

— Voilà toujours l'instrument du crime !...

Et il tendit à M. Chaulvet un petit poignard tout souillé de sang, court, acéré, pointu, que M. Chaulvet examina curieusement, puis il dit :

— C'est curieux... Je n'avais jamais vu d'arme pareille ! C'est un poignard de cristal !

— Hein !... s'exclama Rosic... Vous avez dit...

— Regardez vous-même... Il n'y a pas d'erreur... c'est bien un poignard de cristal...

Rosic, nerveux, examina l'arme, petite et fine, comme un bijou, et, comme se parlant à lui-même :

— C'est bien un poignard de cristal... Mais alors...

Et comme un fou, sautant sur le quai et se précipitant vers Frégière, qui faisait part de ses impressions à une demi-douzaine de journalistes assemblés autour de lui et buvant ses paroles :

— Le mot... la carte... ce que vous a laissé l'assassin !

— C'est M. Lahuche...

Mais M. Lahuche, qui avait entendu cette demande, tira son portefeuille de sa poche, et tendant une carte à Rosic :

— Voilà... voilà la carte que Frégière m'a confiée ce matin... Elle appartient, en effet, à la justice !

Mais Rosic n'écoutait pas, il avait pris le bristol, relu cette phrase écrite au crayon :

« Je me souviendrai que vous m'avez sauvé la vie. *Signé* : Crystal DAGGER. »

Et triomphant, agitant sa carte d'une main et la petite arme de l'autre :

— Accompagnez-moi... je vous prie... On va frêter une auto, et en route pour le passage du Robinet !

Il disparut comme un éclair, tandis que le Parquet de Valence demeurait là, éberlué de cette fuite rapide et que Guillenot disait au juge d'instruction :

— Il aura beau faire et beau dire... les traces de pas étaient en contre-voie... et il n'a pas retrouvé la tête, preuve qu'on l'a volée ici ! Il part sur une fausse piste !

VI

LE BANQUIER DE VIVIERS

UNE petite heure après. Rosic, accompagné de Lahuche et Frégière, arrivait en auto à la maisonnette de ce dernier.

Cette maisonnette, plantée tout au bord de la voie, se trouvait exactement à l'entrée de ce défilé que l'on nomme le passage du Robinet.

Elle commandait le passage à niveau d'une route assez fréquentée, qui va de Donzère à Viviers, et traverse le Rhône à dix mètres de la voie sur un pont suspendu à péage.

Mais l'endroit est des plus déserts, et on ne trouve d'habitation qu'à plus d'un kilomètre de là.

D'un coup d'œil, Rosic eut reconnu les lieux ; puis il se fit conduire à l'endroit où Frégière avait découvert « comme un gros merle », ainsi qu'il le disait, le particulier qu'on supposait avoir sauté du B-14 et être l'assassin.

Le bouquet de saules portait encore visible, grâce à ses branches cassées ou froissées, la trace d'un corps qui y serait lourdement tombé :

— Vous voyez, triompha Rosic... c'est bien ainsi que je l'avais deviné !... L'homme a voulu piquer une tête dans le Rhône, dont l'eau aurait amorti sa chute !... Il a ouvert la portière, a pris son élan, mais n'a pas songé à ce bouquet d'arbres qui l'a retenu... et, sous la commotion du choc, il s'est évanoui !... D'ailleurs, ajouta-t-il, après avoir fureté autour des saules, il n'y a rien de plus à examiner ici... Allons chez vous !...

Dans la maisonnette, non plus, il ne remarqua rien d'intéressant ; le fauteuil où l'homme avait dormi était encore là, et les couvertures que la Frégière lui avait données pour le garantir de la fraîcheur de la nuit ; mais aucun indice, sinon une assez forte odeur d'un parfum musqué dont le fauteuil et les couvertures étaient imprégnés. Rosic n'eut pas besoin

d'interroger la Frégière pour se rendre compte que cette odeur devait être celle de l'assassin. Mais c'était bien faible comme indice.

— Maintenant, fit Rosic à haute voix, il s'agirait de savoir de quel côté notre homme a filé ?...

— Pour ça, dit la Frégière, c'est assez facile !...

— Comment ?...

— Dame !... Ce matin, comme je racontais notre aventure à Hortense...

— Qui ça, Hortense ?...

— La Rigotte... la femme du péager...

— Ah ! fit Rosic, vivement intéressé... alors, cette Hortense ?...

— Elle m'a dit comme ça : je le connais, ton individu... Oui !... Il paraît que ce matin, vers les cinq heures... un homme a voulu traverser le pont sans payer son sou... Alors Rigot lui a couru après, mais il a pris ses jambes à son cou, et... ma foi... comme Rigot était en bras de chemise... sans casquette, il n'a pas voulu, pour un sou, attraper un mauvais froid... et il l'a laissé courir... Mais la Rigotte l'a bien vu... Et il répond au signallement de l'homme que Frégière a déniché dans les saules du Robinet !...

— Voilà qui est bon, approuva Rosic... Nous savons qu'il a passé le Rhône... Mais, ce signallement, quel est-il ?...

— Ben voilà... un homme comme ça... dans les trente... rasé comme un curé... ni gros ni maigre... brun... avec des souliers jaunes et un complet vert... Pas, Frégière ?

Frégière approuva de la tête : d'ailleurs, depuis le matin il était complètement abruti.

— Allons voir le péager !... conclut Rosic.

Il n'y avait que la voie à traverser ; une petite maison en forme de cube de maçonnerie s'accotait à la première pile formant portique et soutenant les câbles du pont suspendu ; assis devant sa porte, fumant une courte pipe, Rigot bayait aux corneilles.

Mais l'arrivée de Rosic, les questions qu'il posait, et cet air pas commode que prennent toujours les policiers, intimida Rigot, qui se sentait dans son tort et qui crut d'abord avoir affaire à quelque inspecteur de son

administration venu pour lui reprocher les nonchalances de son service. Puis, quand il fut rassuré sur ce point, il redit avec un grand luxe de détails ce que la Frégière avait déjà narré ; il ajouta, cependant :

— L'homme n'était pas au bout du pont que Noré a passé, avec son tapetul... Il m'a jeté ses huit sous, comme il fait d'ordinaire car il est toujours pressé... Mais Noré a sûrement vu notre homme, et lui pourra vous dire si, au bout du pont, il a bifurque vers Viviers ou vers Saint-Montant !...

— Qu'est-ce que Noré ?

— Comment, vous ne connaissez pas Noré, Noré... le patron du *Soleil d'Or*, le meilleur hôtel de Viviers ?

— En route pour Viviers..., fit simplement Rosic en se tournant vers le chauffeur, qui attendait à l'entrée du pont. Venez-vous avec moi, monsieur Lahuche ?

Lahuche accepta, heureux de cette aventure à quoi il se trouvait si intimement lié, et, un quart d'heure après, l'auto s'arrêtait devant le *Soleil d'Or*.

Rosic était enchanté, heureux, sûr de la réussite de cette affaire ; le hasard, cette collaboration inavouée des policiers, le servait à merveille ; il était sur la trace de son assassin, car, pour lui, l'affaire ne souffrait aucun doute : l'homme déniché par Frégière était bien l'assassin du B-14.

Noré, un gros, blond et réjoui personnage, fut assez effrayé quand Rosic, lui ayant décliné ses qualités, lui demanda si, le matin, il n'avait pas rencontré un homme chaussé de jaune et vêtu de vert et sans chapeau.

— Ma foi, si, je l'ai rencontré... Ah !... pour sûr, que je l'ai rencontré... Même qu'il est descendu ici... et que si jamais quelqu'un m'a épaté !...

— Il est encore chez vous ?

— Parti depuis une demi-heure !

— Pour où ?

— Pour Lyon... même qu'il n'avait pas le sou, et que...

— Vous lui avez prêté de l'argent ?

— Pas de ça, Lisette, fit Honoré, je ne prête pas d'argent aux chemineaux que je rencontre sur la route... Car il faut vous dire...

Rosic consulta sa montre : il était onze heures et demie ; il demanda :

— Cet homme est, dites-vous, parti il y a une demi-heure ?

— Pour Lyon ?

— Oui...

— Il n'y arrivera pas avant deux heures et quart, fit Rosic à voix haute, mais comme se parlant à lui-même... Il y a du bon... Un télégramme et mes hommes vont le cueillir au saut du train !... Voilà une affaire bien menée !... Maintenant, j'ai le temps de vous écouter... Mais soyez bref !

Noré regardait Rosic avec des yeux agrandis par la stupéfaction ; il ne comprenait rien à ce que venait de dire le policier ; il parlait de faire arrêter cet homme ! C'était donc un malfaiteur ?

— Voyons... je vous écoute !... répéta Rosic.

— Eh ben !... eh ben !... voilà !... Je venais donc de Donzère... avec mon tape-cul... et, après le pont, vers le milieu de la chaussée qui domine les ramières, voilà un homme qui me dit comme ça :

— Pardon ! où mène cette route ?

— À Viviers, que j'y fais.

— C'est encore loin ?

— Quatre kilomètres... à peu près...

L'homme fait une moue ; alors, comme il n'était pas trop mal vêtu, et que je suis l'obligeance même, j'y fais :

— Y a une place à côté de moi, si le cœur vous en dit...

Sans prononcer un mot, l'homme grimpe ; je le regarde : il avait l'air assez distingué, mais pas causeur ; tout de même il n'ouvre pas la bouche, et à chacune de mes questions il ne répond que par oui et non ; ah ! il ne risquait pas de se compromettre !

Enfin, on arrive ; je le fais entrer dans la salle à manger et je lui demande ce qu'il veut. Il me dit :

— Rien pour le moment... ou plutôt si... Y a-t-il un banquier ici ?

— Oui, que j'y fais... M. Coconaz...

— Bon... je vais aller le voir.

— Pour ça, faut attendre... vu qu'il n'est pas six heures et que M. Coconaz n'est pas matinal...

— C'est que je suis pressé...

Et il me fait cette réponse stupéfiante :

— Je n'ai pas un sou sur moi... et je veux partir le plus tôt possible, car je veux être à Lyon avant ce soir...

— Vous connaissez M. Coconaz ?

— Non, qu'il fait.

J'en suis resté tellement épaté que je n'ai même pas eu la force de lui dire :

— Si vous croyez que M. Coconaz, qui est un peu serré, prête comme ça de l'argent au premier venu !

— Eh bien ! vous me croirez si vous voulez... Mais ce client-là est allé trouver M. Coconaz : il l'a forcé à se lever ; et il est revenu avec un beau billet de mille, dont je lui ai fait moi-même la monnaie, et, bien qu'il n'ait pris chez moi qu'une tasse de thé, il m'a laissé cinquante francs, aussi vrai que je m'appelle Honoré et que je suis le patron du *Soleil d'Or*, à Viviers-sur-Rhône !

— Eh bien ! mon ami, vous pouvez vous vanter d'avoir reçu cinquante francs d'un assassin ! conclut M. Rosic.

— Un assassin... cet homme !...

— Parfaitement... un assassin que, dans deux heures, mes hommes vont arrêter à la gare de Perrache !...

— Un assassin... ce monsieur à qui M. Coconaz prête des mille francs !...

— Pour ça, fit Rosic, nous allons voir ce qu'il en retourne... et si ce M. Coconaz n'a pas, à cette heure, trois pouces de couteau dans le ventre... eh bien !...

— Il aurait assassiné M. Coconaz !...

Noré était rouge comme une tomate, ce qui ne valait rien à son tempérament apoplectique ; il fit sauter le col de sa chemise, pour ne pas étouffer, et il criait :

— Assassiné M. Coconaz... et ce serait moi... Vite... vite, allons voir !...

Et il fila vers la maison du banquier, suivi de Rosic et de Lahuche, profondément troublé par cette aventure, par cette histoire invraisemblable où l'on marchait de surprises en surprises et d'émotions en émotions.

Or, comme Noré allait heurter à la porte de M. Coconaz, voici que la porte s'ouvrit, et M. Coconaz lui-même apparut, court, rougeaud, rond, et sa canne à la main, tout prêt à faire au bord du Rhône sa petite promenade matinale.

— Dieu soit loué !... cria Noré... Il ne vous a pas assassiné !

Qu'est-ce que tu chantes là !... fit M. Coconaz supposant que Noré devenait fou.

Mais Rosic s'approchait, et saluant :

— Monsieur, je suis Rosic, chef de la brigade mobile de Lyon, et je désirerais avoir de vous quelques éclaircissements !

— À votre disposition ! fit Coconaz. Donnez-vous la peine d'entrer !

— Monsieur, fit Rosic, quand il se fut assis dans le bureau du banquier, ce matin vous avez reçu la visite d'un homme à qui vous avez prêté, paraît-il, mille francs !

— En effet !

— Pourriez-vous me dire si vous connaissez cet homme ?

— Nullement ! Je ne l'avais jamais vu de ma vie !

— Alors...

M. Coconaz sourit :

— Oui, cela paraît invraisemblable. C'est la chose la plus simple du monde. Vous allez voir : cet homme est venu et m'a dit : « Monsieur, connaissez-vous M. Cazeneuve, banquier, rue Saint-Marc ? — C'est mon correspondant parisien, ai-je répondu ! — *All right*, a fait l'homme, qui est Anglais. En ce cas, voulez-vous me permettre de lui téléphoner. — Volontiers. »

J'ai moi-même demandé la communication ; remarquez ce détail : comme à cette heure, les lignes ne sont pas encombrées, je l'ai eue tout de

suite ; M. Cazeneuve, dont je connais la voix, m'a répondu ; j'en suis certain, car nous avons dit deux mots d'une petite affaire en cours ; alors j'ai passé la communication à mon inconnu.

Je ne pourrais vous répéter ce qui s'est dit, car la conversation a eu lieu en anglais, et je ne comprends pas cette langue. Au bout de deux minutes, l'homme m'a passé à son tour l'appareil, et Cazeneuve m'a dit textuellement :

— Veuillez, je vous prie, remettre cinquante louis au gentleman qui est chez vous à cette heure... Vous les porterez à mon compte, et pour que je m'en souviene, vous mettrez à côté la mention : Affaire du Poignard de cristal...

À ces mots, Rosic bondit :

— Vous êtes sûr de ces trois mots : Poignard de cristal ?

— Cela m'a un peu étonné, et j'en suis d'autant plus sûr que je l'ai fait répéter à M. Cazeneuve.

— Ce Cazeneuve serait donc un complice ?

— De quoi ?

— Mais... d'un crime qui a été commis dans le B-14, et dont l'assassin n'est autre que l'homme que vous avez reçu ce matin...

À cette déclaration, M. Coconaz éclata de rire.

— Les Cazeneuve, fit-il, sont aussi connus à Paris que je puis l'être à Viviers ; ils sont banquiers de père en fils depuis plus de cent ans et possèdent quelque chose comme quatre ou cinq cents millions de fortune... Vous ferez difficilement croire qu'ils ont assassiné un homme dans un train !

Rosic se mordit les lèvres.

— Alors, c'est que votre visiteur s'est joué de M. Cazeneuve.

— Je ne le pense pas...

— Pourtant, puisque cet homme a assassiné...

— En êtes-vous sûr ?

— Jugez vous-même...

Et il fit part à M. Coconaz de l'affaire dans ses plus minimes détails.

— Oui..., fit M. Coconaz... oui... mais... Et il y eut dans ce mais une telle ironie, un tel doute pour le flair des policiers que Rosic prit congé, saluant à peine le banquier.

VII

LA TÊTE COUPÉE ET LE VESTON VOLÉ

ROSIC et Lahuche déjeunèrent à l'*Hôtel du Soleil d'Or*, respectueusement servis par Noré, qui n'était pas encore revenu de son émotion de tout à l'heure.

Rosic avait téléphoné à ses hommes, à Lyon ; il leur avait donné le signalement de l'assassin qui devait être cueilli à sa descente du train ; il était donc tranquille, de ce côté.

Il avait fait part à Lahuche de sa conversation avec M. Coconaz, et Lahuche avait hoché la tête :

— Vous croyez toujours à la culpabilité de cet inconnu ?

— Plus que jamais !

— Pourtant...

— Ce ne peut être que lui !... Voyons, il a avoué lui-même être tombé du B-14. Dans ce train, il y a un cadavre ! N'est-ce pas là une corrélation éclatante ? Et le Poignard de cristal, hein ! que faites-vous du Poignard de Cristal ! Cet homme écrit un mot où il met : Rappelez-vous du Poignard de Cristal. On lui avance mille francs, dans des conditions particulières, et le Poignard de Cristal revient là. Enfin, près de l'assassiné on trouve l'instrument du crime et cet instrument, qu'est-ce ? Un poignard de cristal ! Cela crève les yeux !

— Oui... peut-être, fit Lahuche... Mais aussi, la tête... la tête qui manque !... Et les pas, à contre-voie... Et, autre chose à quoi, permettez-moi de vous le dire, vous ne faites pas attention !... Cet assassin qui n'a pas le sou !... Enfin, quand on assassine quelqu'un, c'est pour le voler !... Ce voyageur, qui est dans le B-14, doit avoir de l'argent. Comment se fait-il

que son assassin n'en ait pas, alors qu'il est prouvé que le sac de voyage de la victime a été ouvert ?

M. Rosic feignit de découper avec acharnement une volaille que l'on venait de servir, afin de n'avoir pas à répondre tout de suite ; il était évident que les observations de Lahuche l'embarrassaient ; enfin, il prononça :

— Cher monsieur, je vous assure que j'ai l'expérience de ces choses !... Il y a dans cette affaire, comme dans toutes celles de ce genre, quelques obscurités... Ce serait trop beau si tout apparaissait clairement dès le premier abord... Les policiers seraient inutiles !... Pour ce qui est du sac, rien ne dit, s'il a été ouvert, que son contenu ait disparu... Nous le saurons bientôt... Je vais retourner à Valence, dès que j'aurai reçu la réponse de mes hommes !...

Ils déjeunerent gaiement ; Rosic était un joyeux vivant, en dehors de sa profession, et Lahuche était le meilleur garçon de la terre et le plus gai conteur de galéjades qui se puisse trouver.

Enfin, vers deux heures et demie, comme ils vidaient un dernier petit verre de fine, on apporta à Rosic une dépêche jaune, une dépêche officielle.

Sûr de son triomphe, il la décacheta ; mais aussitôt, jetant sa serviette sur la table, avec un juron épouvantable :

— Il nous échappe !... Ce diable-là est descendu du train avant Lyon !... Où... où ?...

Puis, calmé, avec un sourire de victoire, quand même :

— Preuve, en tout cas, qu'il est coupable, car lorsque l'on prend un billet pour Lyon, on va à Lyon !... Mais il ne s'agit pas de perdre son temps !

Il paya l'addition, malgré les protestations de Lahuche, puis lui serrant la main :

— Charmé d'avoir fait votre connaissance ! Nous nous reverrons, car j'ai le pressentiment que cette affaire va nous mener loin... Donc, à bientôt !...

Et il sauta dans son auto, en criant au chauffeur :

— À Valence... et vite !...

Une heure après, il était dans le chef-lieu de la Drôme, et son auto s'arrêtait devant le Palais de Justice. En deux bonds, il était dans le cabinet

de M. Chaulvet, le procureur.

— Eh bien !... avez-vous arrêté l'assassin ?

— Non !...

— Je m'en doutais, répliqua le procureur narquois.

— Mais je suis sûr de sa trace !... Il a pris le train à Viviers, par la rive droite, et est descendu à une station entre cette gare et Lyon !... Comme j'ai son signalement...

— Vraiment...

— Dame !...

M. Chaulvet souriait ; enfin :

— Mon pauvre Rosic, je crois bien que vous vous êtes embarqué sur une fausse route !... Nous sommes plus heureux que vous !... Vous n'avez pas arrêté l'assassin, mais nous avons trouvé la tête !...

— Dans le wagon ?...

— Non... dans l'Isère !...

— Dans l'Isère ?...

— Ou, pour mieux dire, sur le sable qui borde cette rivière, en-dessous du pont du chemin de fer qui la traverse !...

— Ah !... fit Rosic, cherchant à dissimuler sa déconvenue, car il était évident que la découverte de cette tête renversait toute sa combinaison.

M. Chaulvet continua :

— Ce matin, un pêcheur a découvert sur le sable, sous le pont du chemin de fer, un paquet, quelque chose d'assez volumineux, enveloppé dans une serviette éponge ; il y avait dedans une tête d'homme fraîchement coupée ; il a apporté cette étrange découverte et, d'après le médecin légiste qui a fait les constatations nécessaires, il se trouve que cette tête est bien celle du cadavre que nous avons vu dans le wagon B-14.

— Étrange !... murmura Rosic.

— Donc, M. Guillenot ne se trompait pas. donc, il avait vu la tête ; donc on l'avait enlevée en gare de Valence ; donc l'assassin était bien dans le train !...

— Pourtant... mon homme du Robinet...

— Que voulez-vous... c'était une fausse piste !

— Mais comment cette tête s'est-elle trouvée, à quelques heures à peine, dans le lit de l'Isère !...

— C'est ce que M. Guillenot a bien voulu nous expliquer... Il n'est pas bête, ce garçon-là et ferait un bon policier !...

Rosic esquissa une grimace ; il n'aimait pas que l'on se moquât de lui.

— Oui... Il s'est souvenu que, lorsque l'on a garé le wagon tragique sur la voie 12, à côté, sur la voie 10, il y avait le 234 garé déjà pour laisser passer le B-14. Comprenez-vous ? L'homme, l'assassin est dans le train, dans le wagon, caché quelque part. Guillenot voit le sang, donne l'alarme, on gare le wagon. Alors, notre assassin finit de détacher la tête, et, avec une promptitude remarquable, il saute dans le 234, qui est à côté !... Il n'a pas à mettre les pieds sur le ballast, car les marchepieds se touchent, pour ainsi dire, et cela explique qu'il n'y ait pas, sur le ballast, de traces de sang, alors qu'il y en avait sur le marchepied du wagon tragique. Là, dans le 234, il s'enferme dans les water-closets ; il arrache la serviette éponge, y roule la tête, et, ayant baissé la glace, au passage de l'Isère, il jette son paquet dans la rivière... Malheureusement ; elle tombe à côté, sur le sable, notre pêcheur la trouve et... voilà... Notez que : premièrement, le marchepied du wagon du 234, dans lequel notre homme est monté, est plein de sang, trace de chaussures la pointe vers l'entrée, et que dans les water de la voiture de première, on trouve des gouttes de sang et la serviette éponge est arrachée... La preuve est faite, il n'y a rien à dire !

M. Rosic était atterré...

Il songea un assez long temps, sous le regard goguenard de M. Chaulvet ; mais bientôt il releva la tête et dit :

— Pourtant, dans le B-14, il n'y avait que dix voyageurs. J'ai vu la feuille de bord du contrôleur ! À Lyon, quand nous avons visité le train, il en manquait deux : l'assassin et la victime !...

— Parfaitement ! La victime, nous l'avons ici... et l'assassin a pris le 234 !

— Et l'homme qui a sauté du B-14 au Robinet et que Frégière a recueilli chez lui... Cela fait onze, nous avons un voyageur de trop !

— Peu importe... j'ai ma victime et mon assassin, conclut M. Chaulvet et je n'en demande pas plus !

— Vous n'êtes pas difficile ! remarqua aigrement Rosic.

Puis :

— Qu'y avait-il donc dans le sac entr'ouvert trouvé dans le compartiment ?

— Rien... deux ou trois cents francs en or, et des instruments de toilette, marqués J.-W.

— Bon... Mais un Anglais qui revient des Indes n'a pas seulement deux ou trois cents francs en or...

— L'assassin a dû voler le reste...

— Avez-vous trouvé quelque chose dans le portefeuille du mort ?

— Le portefeuille ?

— Dame... il devait en avoir, dans la poche intérieure de son vêtement...

Mais il s'arrêta, tout joyeux, en voyant tout à coup M. Chaulvet rougir comme une jeune fille :

— Je parie que vous n'avez pas fouillé...

— Non, avoua piteusement M. Chaulvet... Mais ce qui est différé n'est pas perdu... et je vais tout de suite...

— Je vous accompagne à l'hôpital...

Ils sortirent ; l'hôpital, dans l'amphithéâtre duquel on avait transporté le cadavre n'était pas loin ; pour l'autopsie, on avait bien entendu, déshabillé la victime :

— Où avez-vous mis les vêtements ? demanda le procureur à un garçon d'amphithéâtre.

— Dans ce petit cabinet, là, à droite ! répondit cet homme.

Et, se dirigeant vers la porte du petit cabinet, il en revint portant sur son bras un paquet de linge et de vêtements, qu'il étala sur une table.

— Eh bien... et le veston ? fit Rosic.

— Le veston ?

— Oui, cet homme avait bien un veston ?

— Dame...

— Où est-il ?

Mais on eut beau chercher, le veston demeura introuvable ; comment avait-il disparu, qui l'avait volé ? ce fut une nouvelle énigme à ajouter à toutes les autres.

Le garçon d'amphithéâtre, cependant, jurait ses grands dieux qu'il avait enfermé un veston grisaille, de la nuance du gilet et du pantalon, dans le cabinet ; personne n'avait pu entrer, car il ne s'était pas absenté : il n'y comprenait rien.

— Voilà ce que c'est, fit alors Rosic, avec un coup d'œil moqueur à M. Chaulvet, de ne pas fouiller tout de suite les gens !

Il était heureux ; c'était sa revanche, et il dit :

— Qui avait intérêt à s'emparer de ce veston ?... L'assassin ?... Mais lequel ?... Le vôtre ou le mien ?... Car nous en avons deux. Monsieur le procureur !... Eh bien ! j'ai comme une idée que ce doit être le mien !... Patientez une petite demi-heure... et attendez-moi dans votre bureau !...

Et ce disant, il quitta l'hôpital ; cinq minutes après, il traversait le Rhône en auto et cinq minutes encore après il arrivait à la petite gare de Saint-Péray où, avisant le chef de gare :

— Pardon, monsieur, au train de montée de midi et quelque, n'avez-vous pas vu descendre un voyageur vêtu de vert, chaussé de jaune, et sans couvre-chef ?...

— Mais..., fit l'autre.

— Répondez... Je suis le chef de la brigade mobile de Lyon. Voici ma carte !...

— Je vous demande pardon, fit alors le chef de gare. En effet, au train de midi, j'ai bien vu descendre un homme répondant au signalement que vous donnez !... Il est même monté dans l'autobus qui assure la correspondance avec Valence et la rive gauche.

— Parbleu... j'en étais sûr !... fit Rosic, triomphant.

Et il revint trouver le procureur.

— Monsieur Chaulvet, mon assassin à moi, celui qui a sauté du train au Robinet, celui qui se fait remettre mille francs pour l'affaire du Poignard de Cristal, celui qui prend un billet pour Lyon et qui s'arrête en route, est le même qui vole les vestons des malheureux assassinés dans les trains de luxe !

— Quoi... Qui vous a dit...

— Mon flair... Mon assassin, à moi... est descendu à Péray à midi, au lieu de continuer sur Lyon et est venu à Valence chiper le veston du mort... J'en viens d'avoir la preuve. Et savez-vous pourquoi ? Parce que, en route, il a lu dans un journal, à la dernière heure, que son crime venait d'être découvert. à Valence, et il s'y est arrêté, au lieu de continuer à rouler sur Lyon.

— Mais qui prouve que c'est lui qui a volé le veston ?

— Parce que, seul, il avait intérêt à s'emparer du portefeuille du mort.

— Vous tenez donc à ce que cet homme soit l'assassin ?

— Mais oui !

— Quand il est archiprouvé que le véritable a pris le 234, et qu'il a jeté la tête dans l'Isère ?

— Cela, fit Rosic, c'est le onzième voyageur... Assurément, c'est le point noir de l'affaire... Mais tout s'expliquera un jour ou l'autre... et alors, vous verrez que vous avez eu tort de me blaguer...

À ce moment, on gratta à la porte, et un garçon entra, disant :

— Le contrôleur des wagons-lits ?

— Faites entrer.

Puis à Rosic :

— Je lui ai télégraphié de venir directement à Valence, au lieu de s'arrêter à Lyon !... Pauvre garçon !... À peine arrivé à Paris, il lui a fallu sauter dans un autre train pour revenir... Il doit être claqué... Mais j'avais besoin de son témoignage.

Le contrôleur entra :

— Monsieur, lui dit le procureur, vous aviez sans doute remarqué les voyageurs du B-14 ?...

— Dame !...

— Et vous pourriez les reconnaître ?...

— Facilement !

— Parfait ! Voulez-vous me suivre !...

Et il l'entraîna vers l'hôpital ; puis, le conduisant à l'amphithéâtre et le plaçant devant le cadavre sans tête :

— Voilà bien, n'est-ce pas, un de vos voyageurs ?

Le contrôleur jeta un coup d'œil vers le cadavre, puis, le plus simplement du monde :

— Cet homme n'était pas dans le B-14.

— Quoi ! s'exclama M. Chaulvet effaré. Mais c'est celui que nous avons trouvé, roide mort, dans le wagon...

— Possible ! mais il n'était pas parmi les dix voyageurs qui ont pris le train à la gare d'Arenc... Cela, je puis le jurer !

— Parbleu !... ricana Rosic, la tête trouvée dans l'Isère n'est pas la bonne !

— Je vous demande pardon, fit le médecin légiste qui avait rejoint le groupe. À ce sujet, le doute n'est pas possible. D'ailleurs, voyez vous-même : cette petite tache de vin sur le cou, à l'endroit où il a été sectionné, et qui se relie d'une façon parfaite !...

— D'ailleurs, ajouta le contrôleur, les deux voyageurs disparus n'étaient pas aussi grands que cet homme... il s'en faut, à vue d'œil, au moins de cinq centimètres, et ils étaient plus gros...

Alors le procureur et Rosic se regardèrent stupéfaits.

— Quel est donc ce cadavre ? fit M. Chaulvet.

— Parbleu, c'est le onzième voyageur, conclut Rosic.

Mais cela n'éclaircissait pas l'énigme, qui demeurait entière et combien indéchiffrable.

VIII

LE ONZIÈME VOYAGEUR

VOYONS, résumons la situation, fit M. Chaulvet. Un homme a été assassiné dans le B-14... En gare, tandis que le wagon sanglant était garé, l'assassin a décapité le cadavre et a sauté dans le 234, qui était garé à côté... Il a jeté cette tête dans l'Isère... Or, voici M. le contrôleur qui nous assure, et le doute n'est pas possible, que ce voyageur qui a été assassiné ne se trouvait pas dans le train au moment du départ...

Le contrôleur des wagons-lits acquiesça de la tête.

— D'autre part, de ce même B-14, un homme a sauté dans ce passage du Robinel, c'est-à-dire une petite demi-heure avant que le B-14 entre en gare de Valence, où le crime a été découvert..., puisque le cadavre que nous avons n'était pas dans le train à son départ de Marseille, il faut bien admettre que le voyageur qui a sauté du train est un des deux qui se trouvaient normalement dans le train...

— Oui, fit alors le contrôleur, mais le signalement que vous en donnez, du moins son costume, ne répond nullement à l'un de mes voyageurs...

Rosic haussa les épaules :

— Ne discutons pas contre l'évidence... Ce voyageur a sauté du train, c'est donc qu'il s'y trouvait... Admettre que celui-là aussi n'était pas au départ serait supposer qu'il y avait douze voyageurs dans votre train ; or, n'est-ce pas, il n'y en avait que dix ?

— Oui...

— Donc, ce voyageur ne peut être qu'un complice... La chose me paraît claire...

À la vérité, elle n'apparaissait pas aussi claire à M. Chaulvet, qui, la tête dans ses mains, se perdait dans toute cette affaire et commençait à désespérer de parvenir à la vérité.

Cela lui avait paru si simple : et voici que cette angoissante complication survenait ; le contrôleur ne reconnaissait pas la victime et d'autre part, il y avait un complice qui sautait du train, car on ne pouvait douter de l'assertion de Rosic, et il fallait bien admettre que l'homme vêtu de verdâtre qui venait si malencontreusement d'échapper à Rosic avait forcément joué un rôle dans l'aventure...

Et il conclut :

— Cette affaire est angoissante...

Mais Rosic :

— Il faudrait, sans doute, Monsieur le procureur, donner des ordres pour que l'homme au complet verdâtre ne nous échappe point...

— Mais...

— Puisqu'il est à Valence, où il vient de voler le veston de sa victime...

M. le procureur déjà tendait la main vers son timbre d'appel, quand, tout à coup, la porte s'ouvrit brusquement, et M. Guillenot le sous-chef de gare apparut, tout rouge d'avoir couru, et passablement essoufflé.

— Du nouveau, cria-t-il, sans même dire bonjour, tant il était ému.

— Quoi ? firent d'une même voix M. Chaulvet et Rosic.

— On vient de me téléphoner de Saint-Rambert-d'Ablon qu'un homme qui descendait à contre-voie du 234 s'est fait écraser par un train-poste qui brûle la gare...

Rosic et M. Chaulvet regardèrent Guillenot : quelle importance pouvait avoir cet humble fait divers ?

Mais M. Guillenot expliqua :

— Quand un homme, dans une grande gare, descend d'un train à contre-voie, c'est qu'il n'a pas la conscience tranquille... c'est qu'il ne tient pas à être remarqué... Or, vous savez que l'assassin du B-14 se trouvait précisément dans le 234, et s'y trouvait sans billet... Il a donc essayé de disparaître à la première grande gare où il le pouvait faire sans être trop

remarqué... Ce n'est qu'une impression, mais il me semble bien que ce voyageur qui vient de se faire couper à Saint-Rambert doit être notre homme !...

— Décidément, approuva M. Chaulvet, vous feriez un remarquable policier, car tout prouve que là encore vous venez de mettre dans le mille...

— Partons pour Saint-Rambert, interrompit M. Rosic, à qui ces éloges au sous-chef de gare étaient des plus déplaisants...

Et il quitta le cabinet de M. Chaulvet, suivi par le procureur de la République, et tous deux sautaient dans l'auto qui attendait devant le palais de justice.

— Et le contrôleur ?... fit Rosic. Nous en aurons besoin pour identifier le cadavre...

— En effet...

Le contrôleur sortait du palais avec M. Guillenot ; il s'apprêtait à regagner quelque hôtellerie proche pour s'y coucher enfin et tâcher de dormir quelques heures, car il était brisé de fatigue ; aussi eut-il un mouvement de désespoir quand M. Chaulvet, bondissant sur lui, le poussa vers l'auto, disant :

— C'est que nous avons besoin de vous, là-bas...

Le contrôleur eut un haut-le-corps ; il essaya de résister ; mais à quoi bon ! Et après un hochement de tête résigné, les yeux papillonnant de sommeil, il grimpa dans l'auto, où il ne tarda pas d'ailleurs à ronfler comme une toupie d'Allemagne.

L'auto filait.

Rosic et M. Chaulvet se taisaient éperdument.

Mais leurs pensées étaient identiques, et tous deux, respectivement, dans leur esprit, roulaient les péripéties mystérieuses de cet étrange drame, se demandant si, cette fois ils allaient pouvoir en percer le mystère.

Une heure après, l'auto traversait la petite ville de Saint-Rambert-d'Ablon et s'arrêtait devant la gare, qui se trouve à l'extrémité nord du pays.

MM. Chaulvet et Rosic pénétraient en trombe dans le bureau du chef de gare, et après s'être fait connaître :

— Le cadavre de l'homme écrasé par le train-poste est-il toujours ici ?...

— Toujours, répondit le chef de gare... Il se trouve dans un des dortoirs des mécaniciens, en attendant sa mise en bière...

— L'a-t-on identifié ?...

— La chose a été malheureusement impossible... Ses poches ne contenaient aucun papier... seulement de l'argent... de l'or, en livres indiennes et des bank-notes... environ pour une dizaine de mille francs...

— Parbleu, fit M. Chaulvet... ce diable de Guillenot ne s'est pas trompé... C'est bien notre assassin du B-14...

— Un assassin ?... s'exclama le chef de gare.

— L'erreur n'est pas possible... Pas de papiers... Il a détruit tous ceux qu'il pouvait avoir...

— Pas tous, interrompit le chef de gare, car il avait une valise contenant, avec quelques instruments de toilette, de gros ballots de papiers, dont malheureusement on n'a pu prendre connaissance, car ils sont tous écrits en anglais...

— On les fera traduire, s'écria Rosic qui, se tournant vers M. Chaulvet, ajouta : ces papiers vont sûrement nous donner la clef de l'énigme...

— Voyons toujours le cadavre...

Le chef de gare conduisit M. Chaulvet, Rosic et le contrôleur qui tombait de sommeil jusqu'à ce dortoir des mécaniciens qui se trouvait à l'autre bout du quai...

Le corps était étendu sur une couchette, une serviette couvrait sa tête ; d'un geste vif Rosic l'écarta, tout en disant au contrôleur :

— Reconnaissez-vous l'un de vos voyageurs ?

Mais il ne put achever cette phrase et, en même temps que M. Chaulvet et le contrôleur, il poussa un cri d'effroi... la tête n'était plus qu'une bouillie sanglante, où il était bien difficile de distinguer le moindre trait...

— Oui, expliqua le chef de gare... En sautant du 234, il a dû buter contre le rail... à ce moment le train-poste passait à toute vapeur et la tête a été

complètement écrasée...

— Comment voulez-vous que je reconnaisse... marmonna le contrôleur, qui ne pensait qu'à une seule chose : aller se coucher...

— Heureusement, fit Rosic, il nous reste les papiers... Où est la valise...

— Chez M. le commissaire de surveillance.

— C'est bien, fit Rosic... je vais l'emporter à Lyon pour en faire traduire les papiers...

Et, suivi de M. Chaulvet, il se dirigea vers le cabinet du commissaire de surveillance. Le contrôleur, prudemment, s'était éclipsé, et, sorti de la gare, trébuchant de sommeil, il était en quête d'un lit, la seule chose qui lui importât à cette heure.

Le commissaire de surveillance, effaré de recevoir dans son bureau le procureur de la République de Valence et le chef de la Sûreté lyonnaise, balbutiait des mots sans suite, se demandant, dans son for intérieur, pourquoi l'écrasement d'un voyageur demandait un tel déploiement d'autorités supérieures.

Mais Rosic avait ouvert la valise.

Comme l'avait dit le chef de gare, elle ne contenait que quelques liasses de papiers, qui devaient être fort importants à en juger par les nombreux cachets, sceaux et signatures qui les couvraient, mais où il était impossible de distinguer un traître mot. En plus les objets de toilette portant ces initiales : W. B., en or, sur les manches d'ivoire des peignes, brosses et autres objets...

Mais à ce moment un employé apparut dans le bureau du commissaire, disant :

— Monsieur le procureur de la République de Valence...

— C'est moi, fit M. Chaulvet... Qu'y a-t-il ?

— Monsieur le procureur, une dépêche...

— Donnez.

M. Chaulvet prit le papier, le lut, et :

— Voici du moins les noms des deux voyageurs qui ont pris place dans le B-14. J'avais télégraphié à Marseille, au bureau des sleepings. L'un se

nommait Joé Wistler...

— J. W., fit M. Rosic, les initiales de la valise trouvée dans le B-14 à Valence... c'est le nom de la victime.

— L'autre William Ralph Burnt...

— Voici sa valise et voici son cadavre... c'est l'assassin...

— Oui, fit M. Chaulvet... Mais nous voilà bien avancés...

— Bah !... conclut philosophiquement Rosic... laissez-moi emporter ces papiers... j'ai quelqu'un à Lyon qui va me traduire ça à première vue... et c'est bien le diable si dans ces papiers nous ne trouvons pas la clef de ce problème...

— En attendant, fit M. Chaulvet, que toute cette aventure obsédait... allons dîner, car je meurs de faim...

Il pouvait être, en effet, huit heures du soir, et c'était bien l'heure de se mettre à table, après une journée aussi émouvante...

IX

LE DÉTECTIVE AMÉRICAIN

A PRÈS avoir délectablement dîné au buffet de Saint-Robert, Rosic, ayant serré la main à M. Chaulvet, était monté dans l'express de neuf heures trente-cinq, s'était commodément installé dans un compartiment de première vide et, la précieuse valise à ses côtés, il songeait qu'en somme il n'avait pas perdu son temps.

Certes, le mystère demeurerait aussi obscur.

L'assassin, qui se nommait William Ralph Burnt, et qui avait été tué à Saint-Rambert, malgré toutes ses précautions, ne pourrait garder son secret, grâce aux papiers contenus dans la valise, et que Gladys, l'institutrice de sa fille, allait lui traduire ce soir même.

Il allait donc savoir pourquoi ce W. R. Burnt avait tué son compatriote Joé Wistler, et aussi quel était ce complice qui avait sauté

du train au défilé du Robinet et qui se réclamait auprès des banquiers du « Poignard de Cristal », l'instrument du crime...

Et, tranquille de ce côté, il commençait à s'assoupir, quand sur le seuil de son compartiment, une grande ombre se profila, en même temps qu'une voix au timbre bien transatlantique disait ;

— Pardon... Est-ce bien à M. Rosic, chef de la Sûreté de Lyon, que j'ai l'honneur de parler ?

Rosic sursauta. Que lui voulait cet Américain ? Et il dévisagea l'inconnu.

C'était un homme grand et fort, au visage rasé, aux yeux étonnamment bleus, vêtu d'un suffolk de couleur grisaille.

Instinctivement, Rosic avait mis la main dans sa poche de revolver.

Mais cet Américain paraissait animé des meilleures intentions, car il dit :

— Je dois me présenter... cher confrère... Je suis Tom Dan Shap, le détective américain dont vous avez peut-être entendu parler...

Certes oui, Rosic en avait entendu parler, il n'y avait pas trois mois, dans une affaire sensationnelle de vol de banque, ce T. D. Shap avait traversé l'Océan pour venir enquêter en France et les journaux étaient pleins de sa personnalité.

Rosic ouvrit donc de grands yeux, en se trouvant en présence de cet illustre confrère, et il se leva, serrant la main que le détective lui tendait.

T. D. Shap avait pénétré dans le compartiment, s'était assis en face du policier, et souriant :

— Mon affaire terminée, je suis resté quelque temps en France, voyageant pour mon plaisir, car votre pays est assurément le plus beau dans le monde... et c'est bien le hasard qui m'a fait trouver à Valence, au moment où l'on découvrait ce crime du B-14, qui m'a beaucoup intéressé par plusieurs points imprécis... et, comme vous dites en France *mysterious*...

— Ah ! fit Rosic.

— Oui... j'ai suivi votre enquête... de loin. Je vous ai suivi vous-même... discrètement... Vous comprenez... cela ne me regardait pas... Mais on est détective ou on ne l'est pas... et un crime est toujours un crime...

— Celui-là... commença Rosic.

Mais T. D. Shap l'interrompit, et avec un sourire dédaigneux :

— Oui... il avait l'air comme ça, au commencement... Mais non... Allez, Monsieur Rosic, ne perdez pas votre temps dans cette affaire, elle n'en vaut pas la peine... Elle n'est pas digne de vous...

Rosic sursauta :

— Vous êtes difficile... Je vous avouerai, au contraire, qu'elle me passionne... à cause de son obscurité... Heureusement, ces papiers-là vont sans doute dissiper ces ténèbres...

T. D. Shap ouvrit des yeux étonnés :

— Quoi !... vous n'avez pu débrouiller cette misérable intrigue...

— Mais...

— Mais, mon cher confrère, cela est clair comme de l'eau de roche, ainsi que vous dites, vous autres Français...

— Vraiment, s'écria narquoisement Rosic.

— Véritablement... Pour moi, je vous avoue qu'elle m'apparaît plus simple qu'un conte enfantin...

Rosic regarda l'Américain... il se demanda une seconde si ce transatlantique ne voulait pas se moquer de lui... Mais non... l'homme était sérieux et n'avait pas du tout envie, paraissait-il, de se gausser... et Rosic s'exclama :

— Vrai... si vous avez vu clair dans cette bouteille d'encre, je m'incline devant vous...

T. D. Shap secoua la tête :

— Non... fit-il... Vous êtes discret... Vous ne voulez pas dire ce que vous avez découvert... et vous avez raison... Moi, dans mon pays, quand je travaille, si je rencontrais dans un train, comme je vous rencontre, le plus célèbre policier de chez vous... je me tairais comme vous faites... Mais je veux vous dire ce que j'ai découvert, moi, ne serait-ce que pour vous montrer que les détectives des U.-S. ne sont pas moins dénués de flair...

— Décidément, songea Rosic, ce détective se paye ma tête... Mais nous allons bien voir ses conclusions...

— En somme, comme vous l'avez tout de suite déduit, mon cher confrère, toute l'énigme réside dans le onzième voyageur... Dès que nous saurons ce qu'est ce onzième voyageur, nous n'aurons plus rien à apprendre...

— Justement... mais c'est là le hic...

T. D. Shap sourit :

— Non... ce onzième voyageur est un nommé Barnabé, cambrioleur professionnel assassin à l'occasion, évadé, je pense, de quelque pénitencier, et que l'on reconnaîtra tout de suite au service anthropométrique de Paris, pour peu que vous fassiez part de sa photographie à ces messieurs...

— Sa photographie, ricana Rosic... Où voulez-vous que je la prenne ?...

— Mais à Valence... Son cadavre ne s'y trouve-t-il pas !...

— À Valence, il y a le cadavre de sa victime, sans doute, cet infortuné Joé Wistler... Quant à votre Barnabé, s'il existe réellement, il court les routes à cette heure... Si c'est le onzième voyageur, c'est celui qui a sauté du train dans le Robinet...

— Non... fit Shap, très calme. Celui qui a sauté du train, que vous supposez plutôt avoir sauté du train, c'est la victime...

— Mais...

T. D. Shap, très doux, secoua la tête nonchalamment :

— Non... Véritablement, je suis désolé, monsieur Rosic, mais vous faites erreur...

— Comment... L'assassiné sans tête de Valence...

— Vous savez bien que le contrôleur ne l'a pas reconnu... Et pour cause... Il m'était pas officiellement dans le train. C'est Barnabé...

— Alors, ce seraient les deux autres qui l'ont assassiné...

— Pas les deux autres... Un des deux autres...

— Burnt ?...

— Non...

— Qui, alors ?...

— Joé Wistler !...

— Mais c'est la victime.

— Non...

— Puisque l'assassin, celui qui s'est fait écraser à Saint-Rambert est Ralph Burnt...

— Non...

— Comment non...

Rosic commençait à se fâcher.

Ce qui l'agaçait, c'était moins assurément les démentis de ce confrère américain que le ton sur lequel il les émettait ; ce calme, cette douceur, avaient le don de mettre M. Rosic en rage...

Mais l'autre, sans prendre garde à la colère du policier français, reprit :

— Je vois, Monsieur Rosic, qu'il faut que je prenne les choses par le début...

— Ma foi, je ne demande pas mieux...

— Voilà... Ah !... c'est bien simple, allez... Dix voyageurs arrivant des Indes sont montés directement en gare maritime d'Arenc dans le B-14... Je ne vous l'apprends pas... Le contrôleur des wagons-lits vous l'a expliqué... C'était : 1^o une famille anglaise de sept personnes ; 2^o un gentleman sans importance ; 3^o enfin, MM. Joé Wistler et William Ralph Burnt...

— Bon... Nous savons cela...

— Oui... mais ce que vous ignorez, et moi également, c'est que Joé Wistler avait le ferme dessein de supprimer son compatriote W. R. Burnt...

— Qui vous fait supposer ?

— Mais les faits... les faits qui suivent, cher monsieur...

— Je ne vois pas...

— Mais si, vous allez voir...

Et, avec sa douceur et son sourire. T. D. Shap reprit :

— Dans le B-14, avant les voyageurs des Indes, un homme a trouvé le moyen de se glisser... C'est le onzième voyageur... que le contrôleur ne peut connaître... C'est notre ami Barnabé, en quête d'un beau coup à faire et qui depuis longtemps a préparé celui-là... et... de main de maître... Vous allez voir... Il sait que les voyageurs du B-14 ne sont pas des miséreux, car c'est un train de grand luxe, et tout de suite, il a vu la manière d'opérer... Rien à faire avec la famille anglaise, où veillent deux domestiques... le gentleman sans importance lui paraît un gibier indigne de lui. Mais il a guigné un des deux autres hommes, W. R. Burnt... et il va opérer sur lui...

Rosic haussa les épaules :

— C'est du pur feuilleton... D'ailleurs, rien ne démontre ces hypothèses gratuites...

— Si... attendez... Barnabé est un artiste... À d'autres le poignard et le revolver qui sont salissants... le sang éclabousse, laisse des traces... ce n'est pas propre, et Barnabé est un délicat. Et puis, n'est-ce pas, il ne tient

pas à se faire prendre... Il a une manière plus intelligente, plus confortable, plus moderne... Il se sert du chloroforme...

Rosic éclata de rire.

— Mais, mon cher confrère, vous oubliez que le cadavre de Valence était proprement décapité, et quand je dis proprement, c'est une façon de parler, car le wagon dégouttait de sang. Votre Barnabé...

— Aussi n'est-ce pas Barnabé qui a opéré... Ce serait un suicide, dans ce cas, puisque le cadavre de Valence n'est autre que celui de Barnabé... Laissez-moi continuer, je vous prie, mon cher confrère, et vous allez comprendre. Non... Barnabé n'aurait pas coupé stupidement la tête de sa victime... Et la preuve, c'est qu'il pénétra doucement dans son compartiment, lui colla sous le nez un flacon de chloroforme et l'endormit le plus proprement du monde... Après quoi... Ah ! c'est là qu'est le beau de l'affaire... Il déshabille sa victime, prend ses vêtements, l'introduit dans les siens, et... le balance dans le Rhône qui coule en ce moment à côté de la ligne du railway... Voilà du beau travail... Le Rhône ne rendra pas sa proie, et notre Barnabé est entré dans la peau de sa victime... Barnabé est devenu W. R. Burnt, tandis que l'infortuné W. R. Burnt, dans le costume de Barnabé, gît au fond de l'eau... Quand le train arrivera, nul ne s'apercevra de la métamorphose... Il n'y aura pas de cadavre dans le B-14, pas un voyageur de moins, pas un voyageur de plus... Le chef-d'œuvre du crime...

— Très joli, ricana Rosic... Vous avez une belle imagination... Mais rien ne prouve...

— Si... répondit doucement T. D. Shap... l'odeur de pomme reinette que dégage l'homme trouvé dans le Robinet par le garde-ligne et qui remplit sa maisonnette dès qu'il y a amené... l'odeur de pomme reinette indice du chloroforme... L'homme n'a pas un sou sur lui ce qui serait extraordinaire de la part d'un homme qui se serait lui-même jeté du train... Ce costume verdâtre n'avait pas été aperçu en gare d'Arène par le contrôleur, et c'est donc celui du onzième voyageur... Enfin, si cet homme était le complice de l'assassin, il n'irait pas demander de l'argent au banquier de Viviers sur la recommandation du Poignard de Cristal, instrument avec quoi vous supposez qu'a été tué ce pauvre Barnabé... Et puis... pourquoi, au risque de se faire prendre, est-il arrivé à Valence, a-t-il pu voler la veste à l'hôpital...

Dangereux cela... Mais il l'a fait, parce que cette veste était la sienne, et que dans la poche de cette veste se trouvaient ses papiers... ses papiers à lui... et qu'il y tenait...

Rosic était stupéfié ; mais il faisait tous ses efforts pour ne le point paraître, et il dit :

— Pourquoi ce Burnt, si c'était lui, au lieu de se cacher, n'a-t-il pas fait sa déclaration immédiate ?...

Shap se mit à sourire doucement :

— Cela, mon cher confrère, c'est son secret. Mais les papiers de cette valise, qui est la sienne, vous l'apprendront, sans doute...

— Mais alors, pourquoi l'autre voyageur a-t-il tué votre Barnabé. Il ne pouvait le connaître... Il...

— Mais parce que ce gentleman, qui se nomme Joé Wistler, avait quitté les Indes avec l'intention formelle d'assassiner W. R. Burnt... Il n'a pu y réussir durant la longue traversée... Mais dans ce train il va pouvoir exécuter ce criminel dessein... Il vient donc dans le compartiment où dort Burnt, il se jette sur lui, il le poignarde... Mais c'est Barnabé qu'il supprime... Puisque Burnt est dans le Rhône... Quand il reconnaît son erreur, il est trop tard... D'ailleurs on arrive en gare... Un employé voit du sang qui dégoutte du wagon... On pénètre dans le wagon, on découvre le cadavre, mais non l'assassin, qui est tapi dans un coin... On gare la funèbre voiture... Joé comprend qu'il est pris... Non... À côté, un autre train est garé... Mais avant, il finit de détacher la tête pour égarer la justice, se donner du temps, saute dans le train garé, déchire la serviette du lavabo, y enferme la tête, et la jette dans une rivière que traverse le convoi... À Saint-Rambert, il descend à contre-voie, pour ne pas être remarqué et se fait sottement écraser par un train qui arrive en sens inverse... Voilà... Vous voyez, mon cher confrère, comme tout cela est simple... Je vous le dis, un véritable conte enfantin...

Rosic songeait. C'était vrai, tout de même : la chose était la plus simple du monde ; grâce à ce Barnabé, toute obscurité s'éclaircissait et ce mystère devenait d'une limpidité stupéfiante.

L'évidence éclatait aux yeux du chef de la Sûreté lyonnaise, qui se sentait tout de même un peu humilié auprès de son confrère américain.

Mais T. D. Shap n'avait point l'air de triompher, et il dit :

— Voyez-vous, c'est quand j'ai entendu la femme de ce garde-ligne parler de pomme reinette que j'ai eu la nette perception de la chose. Cela vous a échappé, Monsieur Rosic, parce que chez vous on travaille peu à l'anesthésique, tandis que chez nous la chose est des plus communes. Puisque notre homme exhalait cette odeur caractéristique, c'est qu'il avait été chloroformé ; puis déshabillé, puisqu'il n'avait sur lui aucun argent ni aucun papier, et qu'au dire du contrôleur aucun des voyageurs ne portait de costume verdâtre. Enfin, quand j'ai connu que le contrôleur des wagons-lits n'avait pas reconnu le cadavre, j'ai eu la confirmation éclatante de mon hypothèse.

Rosic hochait la tête ; certes, tout cela était clair ; mais il restait bien quelques coins obscurs ; et il demanda :

— Mais pourquoi votre bonhomme, victime d'un guet-apens, s'est-il sauvé comme un voleur, au lieu d'avertir la police...

— Cela, vous ai-je dit tout à l'heure, est le secret de W. R. Burnt, mais ce secret, il est facile de le deviner... Depuis longtemps, il doit se douter que l'on va essayer de l'assassiner pour lui voler ses papiers, de la plus haute importance, sans doute... Et voici qu'il reprend ses esprits dans la maisonnette d'un garde-ligne... Son premier mouvement est de mettre la main à sa poche, et il est surpris de ne plus retrouver son portefeuille... Il se regarde, s'étonne d'être vêtu d'un complet qu'il ne reconnaît point et comprend tout, car les souvenirs lui reviennent... Mais à ce moment, il croit avoir été la victime de son ennemi... Allons, il n'y a pas de temps à perdre... D'abord, de l'argent, et il court vers la ville la plus proche où un banquier pourra lui avancer de l'argent sur la recommandation de M. Cazeneuve, de Paris...

Mais à Viviers, il lit un journal, apprend la découverte faite dans le B-14 et toute la vérité lui apparaît. Et il part pour Valence, afin de voler le veston de l'assassiné, qui est son veston, à lui, et où se trouvent ses papiers. Est-ce clair ?...

— Oui ! fit Rosic. Je l'avoue... Vous êtes mon maître... Mais pourquoi à Viviers, chez ce banquier, au lieu de donner son nom, se recommande-t-il du « poignard de cristal », l'instrument du crime ?

— Pensez-vous véritablement que Barnabé ait été décapité avec ce joujou ?

— Mais...

— Je me suis laissé dire qu'aux Indes, où on adore les surnoms, un officier anglais qui répandait la terreur parmi les rebelles était désigné par eux sous le sobriquet de *Crystal Dagger*. Ce pourrait être notre homme... Mais, croyez-moi, Barnabé n'a pas eu le cou coupé par un poignard de cristal et si vous en avez trouvé un dans le wagon, c'est qu'il avait glissé de la valise de W. R. Burnt, au moment où son ennemi l'ouvrait pour voir si les papiers s'y trouvaient bien...

— Alors, la valise trouvée dans le wagon...

— ...était celle de Joé Wistler, qu'il avait apportée de son compartiment pour y mettre les papiers dont il voulait s'emparer par un crime. Mais le temps lui a manqué ; il a pris celle de Burnt et laissé la sienne, ce qui a causé votre erreur sur les personnes...

— Mais, fit encore Rosic, cette fois en fixant ses yeux dans ceux du détective, dans tout cela je ne vois pas comment vous avez pu découvrir que le onzième voyageur se nommait Barnabé...

Et T. D. Shap se mit à rire, franchement :

— C'est que je suis allé avant vous dans le défilé du Robinet et que sur la voie devant l'arbre où était tombé W. R. Burnt, j'ai trouvé ce papier qui avait glissé de la poche de ce gentleman durant la trajectoire qu'il faisait du wagon à l'arbre... Or, comme le veston était celui de Barnabé, la lettre lui appartenait... Lisez-la.

Et il tendit à Rosic un chiffon de papier sur lequel celui-ci put lire :

« Vieux Barnabé, puisque tu as pu te tirer du dur, ne t'attarde pas à Marseille, viens à Pantruche où le boulot ne manque pas, et tu... »

Le reste manquait.

— L'erreur n'est pas possible !... Je suis convaincu !...

— Gardez ce papier, répliqua le détective, il pourra vous servir. Car, n'est-ce pas, je ne m'occupe pas de cette affaire, moi... et volontiers je vous abandonne le résultat de cette petite enquête si cela peut vous être utile... Demain, je m'embarque au Havre, dans six ou sept jours je serai à New-

York, où je manque depuis trop longtemps. En tout cas... enchanté d'avoir fait votre connaissance... Mais voici Lyon. Je crois que c'est là que vous descendez...

En effet, le train stoppait en gare de Perrache ; les deux hommes se serrèrent la main : T. D. Shap tendit à Rosic sa valise et les deux policiers se séparèrent, Sans doute pour ne plus se revoir...

X

LA CRUELLE SURPRISE DE ROSIC

DANS le fiacre qui l'emmenait chez lui, la précieuse valise sur ses genoux, Rosic nageait dans la joie.

Quelle bienheureuse rencontre il venait de faire de ce T. D. Shap !... Il n'y avait pas à dire, ces détectives américains étaient des malins, et Rosic pouvait bien se l'avouer à lui-même, jamais un policier français n'eût aussi merveilleusement mené cette enquête et débrouillé cet inextricable mystère... Quel esprit de déduction !... Quelle maîtrise !...

Et quel désintéressement, surtout...

Voici que Rosic allait pouvoir éblouir M. Chaulvet, qui, il faut bien le dire, s'était un peu moqué de lui, avec cet air de lui opposer ce petit sous-chef de gare...

L'affaire, à cette heure, lui apparaissait claire comme de l'eau de roche... Demain, quand les journaux raconteraient ce drame dans tous ses détails, le public allait être rudement intéressé... et quelle gloire allait en jaillir sur lui, Rosic...

Il restait bien un point à éclaircir, et c'était de savoir pourquoi ce Joé Wistler avait voulu assassiner Burnt...

Mais tout cela, les papiers de la valise allaient le lui apprendre... Demain matin, Gladys allait lui traduire tout cela...

M. Rosic habitait une gentille et coquette petite villa sur ces coteaux de Sainte-Foy, qui dominant la Saône au moment où elle va perdre ses eaux dans les flots du grand Rhône.

C'était une petite construction en briques rouges, au toit d'ardoise, perdue dans la verdure et d'où la vue était des plus pittoresques.

Veuf de bonne heure, avec une fillette, Edmée, Rosic eut été fort ennuyé quand il avait dû sortir sa fille de pension, s'il n'avait découvert une jeune fille, du nom de Gladys, élevée dans le même pensionnat que la fillette, de quelques années plus âgée qu'elle et qui, se trouvant sans fortune et sans parents, avait consenti à servir de demoiselle de compagnie à la jeune fille.

Mais la demoiselle de compagnie n'avait pas tardé à devenir une véritable amie, mieux même, une grande sœur, et à la vérité Rosic, qui était un excellent homme, aimait cette jeune fille comme si elle eût été véritablement son enfant.

Gladys Sweet était d'origine anglaise ; orpheline, un tuteur quelconque l'avait envoyée en France ; puis ce tuteur était mort, et Gladys s'était trouvée seule au monde, avec quelque douze cents francs de rente, de quoi ne pas mourir de faim ; et elle était fort heureuse et fort reconnaissante d'avoir trouvé presque une famille dans la villa du bon M. Rosic.

Ayant parlé l'anglais jusque vers sa huitième année, époque où elle était venue en France, elle n'avait jamais oublié cette langue qu'elle connaissait aussi bien que le français, qu'elle parlait d'ailleurs sans aucun accent.

Donc, le lendemain matin, car à l'heure où il arrivait chez lui, tout le monde serait couché, Gladys lui traduirait tous ces papiers que contenait la valise, et rien de ce mystère, sans aucun doute, ne lui demeurerait inconnu.

Comme il l'avait supposé, quand il arriva chez lui, tout le monde dormait. Edmée, Gladys, ainsi que la bonne. Rosic paya son cocher, ouvrit sa porte et monta dans sa chambre à coucher, en faisant le moins de bruit possible, afin de ne réveiller personne.

Ayant chaussé ses pantoufles et allumé une bonne pipe, Rosic pensa à voir un peu ce qu'il y avait dans cette fameuse valise... Si les papiers, en anglais, gardaient leur mystère ; du moins pouvait-il trouver quelque objet intéressant et propre à lui fournir quelque nouveau renseignement...

D'ailleurs, il était curieux de vérifier les dires de T. D. Shap, et de voir si véritablement cette valise était bien celle de ce Burnt.

Il ouvrit donc la valise, qui n'était point fermée à clef, et soudain ne put retenir un véritable rugissement de surprise...

Dans la valise, au lieu des papiers qu'il avait vus à la gare de Saint-Rambert, il n'y avait qu'un paquet de journaux et quatre ou cinq cailloux...

D'abord, Rosic se crut le jouet de quelque hallucination. Il se frotta les yeux... Ce n'était pas possible...

Il prit la valise, en secoua le contenu sur la table, et dut se rendre à la cruelle évidence... il n'y avait que cinq cailloux, ramassés sans doute sur la voie du chemin de fer, car ils étaient noirs de goudron et de cambouis, et un gros paquet de journaux grossièrement ficelés...

Rosic dut s'asseoir, tant l'étonnement lui coupait bras et jambes...

D'abord, il ne comprit pas... S'était-il trompé de valise... Mais non... Alors, on la lui avait volée, la vraie... Qui ? Il ne l'avait pas quittée d'une seconde.

Et un horrible soupçon effleura son esprit... Si c'était le détective américain... Mais alors. Ce T. D. Shap n'était pas T. D. Shap...

Mais à quel moment le détective américain lui aurait-il volé sa valise ?

Voyons... L'homme était monté dans le wagon, il s'était assis à ses côtés, la valise entre eux, et il se souvenait, quand l'homme avait apparu dans le compartiment il avait les mains ballantes, il n'avait pas de valise... et la valise, celle aux documents n'avait pas été remuée...

Depuis Saint-Rambert jusqu'à Lyon, Rosic n'avait pas bougé, non plus d'ailleurs que le détective... ils avaient causé sans changer de place, jusqu'à l'arrivée du train, et pas une seconde Rosic n'avait quitté le wagon, et tout le long du trajet, il avait eu le bras appuyé sur la valise...

Alors !...

C'était avant qu'il avait dû se faire la substitution, et il était fou d'accuser ce T. D. Shap.

Mais, avant, la valise était enfermée dans le coffre-fort du bureau du commissaire de surveillance... Il n'était allé la reprendre qu'au moment du départ... Il voyait encore le commissaire de surveillance ouvrant son coffre-fort, lui remettant la valise, et même, oui, à ce moment, il l'avait ouverte, et il avait vu les papiers, dans leurs chemises, ficelés avec une courroie de cuir... Et il avait pris la valise et il était monté dans son compartiment, et il ne l'avait plus lâchée...

Non... c'était bien dans le train... c'était bien ce détective...

Mais comment ?... À quel moment ?...

Et, la tête dans ses mains, pensant devenir fou, Rosic songeait.

Tout à coup, il eut un cri... Il se souvenait... En arrivant en gare de Lyon, Rosic s'était levé, et T. D. Shap, en un geste tout naturel, avait pris la valise pour la lui faire tenir... Le temps de descendre de wagon... combien ? Un dixième de seconde ! Il s'était retourné, et T. D. Shap lui avait tendu la valise.

Était-il possible que, dans ce court espace, le détective ait eu le temps de changer de valise... Où aurait-il pris l'autre ? Il était venu dans le compartiment les mains vides...

Et pourtant, le fait était là... la valise avait été troquée, et matériellement une seule personne avait pu opérer ce troc, et c'était ce détective...

— Voyons... voyons..., fit Rosic à voix haute... Du calme... Réfléchissons...

Pourquoi ce détective m'aurait-il volé cette valise ? Il faudrait supposer alors que ce T. D. Shap n'était pas T. D. Shap, qui était-il ?

Qui avait intérêt à avoir cette valise ?...

Parbleu, celui à qui elle appartenait véritablement, c'est-à-dire W. R. Burnt !

Si ce Shap n'était, autre que Burnt...

Parbleu... c'était lui !

Et se tapant la tête de ses deux mains, Rosic criait.

— Imbécile... idiot que je suis... Comment ne l'ai-je pas deviné... Qui pouvait connaître si bien tous les détails de cette affaire, sinon Burnt lui-même... Et moi, stupide, qui admirais la supériorité de déduction de ce fameux détective... Beau mérite... Il m'a joué... Il s'est payé ma tête... Ah !... Il doit bien rire à cette heure !

Mais en son for intérieur, quand même, Rosic ne pouvait s'empêcher d'admirer la manière de ce Burnt... Rudement fort, ce gentleman... La façon dont il avait repris sa veste, à l'hôpital de Valence, n'était qu'un jeu

d'enfant à côté de la maestria avec laquelle il était entré en possession de sa valise...

Comment avait-il opéré ?

Rosic ne s'en rendait nullement compte...

Et il se reprit à douter...

Mais non... Seul Burnt avait intérêt à reprendre cette valise... Donc, c'était lui...

Ah !... les documents qu'elle contenait devaient être d'importance... et, aussi, d'une essence toute particulière...

Car, enfin, il était si simple de se faire connaître... de venir dire à la justice :

— C'est moi W. R. Burnt... Cette valise m'appartient... Rendez-la-moi...

Non... Il ne voulait pas mettre la police dans ses affaires...

Pourquoi ?

Et Rosic tressaillit, car cette idée venait soudain de germer en lui, que les documents étaient des papiers volés, et que, sans aucun doute, toute cette affaire se résumait en une affaire d'espionnage...

Oui... c'était cela... Burnt était un espion... et Joé Wistler un policier...

À tout prix, il fallait mettre la main sur ce Burnt... Mais comment... Parbleu... Ce Burnt n'était-il pas en rapport avec ce banquier de Paris, ce Cazeneuve... Rosic allait partir pour Paris... Mais avant... oui... avant, il fallait savoir comment ce Burnt s'était procuré des vêtements, une valise, de quelle façon il avait opéré...

En route... Ce n'était pas le moment de se reposer... Rosic prit la valise vide, qui allait lui servir de pièce à conviction, et, silencieusement, afin de ne réveiller personne, quitta sa villa où il était entré, si heureux, si confiant une petite heure auparavant...

XI

OU ROSIC PERD COMPLÈTEMENT LA TÊTE

TROIS heures après, Rosic se trouvait de nouveau à Valence, amené par une auto dans laquelle, brisé par la fatigue, il s'était endormi et avait fait des rêves épouvantables.

Le jour se levait ; mais les magasins que Rosic avait l'intention de visiter n'étaient pas encore ouverts. Tous les hôtels et cafés avaient encore leur devanture fermée.

Rosic se dirigea vers la gare, où, du moins au buffet, il pourrait trouver une tasse de chocolat.

La première personne qu'il rencontra fut le sous-chef de gare Guillenot, qui lui dit :

— Vous savez, on a trouvé la veste...

— Je sais...

— Tout à l'heure, en allant prendre son travail, un homme d'équipe l'a découverte derrière la gare, près du pont Gas.

— Tout à l'heure ! s'exclama Rosic.

— Il y a une demi-heure à peine... La doublure était déchirée, preuve qu'elle contenait des papiers, cette doublure...

— Et vous dites qu'on a trouvé cette veste il y a une demi-heure ?

— Oui...

Et Rosic se souvint que la veille, vers les onze heures, dans le train, le soi-disant T. D. Shap lui avait dit que la veste, vidée de son contenu, se trouvait derrière la gare... Comment aurait-il pu le savoir, si ce n'avait été lui qui l'avait jetée là...

Allons, le doute n'était pas possible, et ce fameux détective était bien W. R. Burnt...

D'ailleurs, Rosic ne tarda pas à en avoir d'autres preuves.

D'abord, chez un tailleur, à la Porte-Neuve un marchand de confections qui se souvint avoir vendu, la veille au matin, à un monsieur vêtu d'un complet verdâtre et sans chapeau, un costume de voyage, dit Suffolk, en étoffe grisaille.

Et, une demi-heure après, dans un bazar des environs de la gare, un employé reconnut la valise pour celle qu'il avait vendue la veille à un voyageur vêtu d'un Suffolk grisaille.

— Ce client-là a été très long à choisir... Mais il ne regardait pas au prix... Parbleu..., il cherchait une valise absolument semblable à celle qui contenait les papiers...

Et Rosic reconstituait toute l'affaire :

Ce damné Burnt rôdait autour de lui... Il avait su que l'on venait de découvrir à Saint-Rambert sa valise, auprès du cadavre de Joé Wistler... Cette valise, il la lui fallait au plus vite... Il en achetait une pareille... suivait Rosic à Saint-Rambert... ou l'y précédait, n'importe... Il montait dans le train avec lui... dans un autre compartiment... puis faisait son entrée... La valise vide devait être dans le couloir... et la substitution n'avait été faite, ah ! combien habilement ! que pendant le dixième de seconde où Rosic avait le dos tourné, pour descendre...

C'était du beau travail... Rosic ne pouvait s'empêcher d'admirer... Avec un gaillard comme ça, il allait avoir du fil à retordre... Mais il l'aurait... oui... dût-il se crever à cette tâche.

Il n'avait plus rien à faire à Valence... Il n'alla même pas voir M. Chaulvet... À quoi bon... À dix heures il prenait le rapide pour Paris...

Sa première visite, en arrivant, fut pour la Sûreté.

Il avait à cœur de vérifier une des assertions les plus extraordinaires du soi-disant T. D. Shap.

Car, durant le voyage, des doutes lui étaient venus.

Tout ce roman policier que lui avait

détaillé le faux détective n'était-il pas tout entier sorti de son imagination ?

Là encore, n'avait-il pas voulu se jouer de lui..., tromper sa perspicacité... lancer on enquête sur une fausse piste.

Certes, l'histoire était vraisemblable, et corroborait parfaitement tout ce qu'il en savait... tous ces faits, élucidés par l'homme qui avait pris la personnalité de T. D. Shap s'adaptaient parfaitement et éclairaient d'une manière éclatante les coins les plus secrets de ce mystère du B-14.

Mais il avait affaire à si forte partie...

N'avait-il pas le droit de se méfier ?

Arrivé boulevard du Palais, tout de suite, il se dirigea vers le service anthropométrique. Il y était connu.

— Tiens... cet excellent M. Rosic... Quel bon vent vous amène ?

— Connaissez-vous un certain Barnabé ? demanda Rosic tout de go.

L'employé qui l'avait salué, et qui était un vieux routier, fouilla une seconde dans son souvenir.

— Barnabé... Attendez... Oui, ce nom ne m'est pas inconnu... Barnabé... J'y suis. Barnabé... l'affaire de Fontenay... une villa cambriolée en plein jour... sous l'œil du concierge... Ah ! oui... Un malin... Il a été condamné à trente ans de travaux forcés... Il y a huit ans. Il doit être au bagne, à cette heure...

— S'il ne s'en est pas échappé...

— Nous le saurions...

— Hum... Hum...

Rosic savait ce qu'il en était, et que les services, malheureusement, ne se renseignent pas souvent entre eux.

Et il dit :

— Vous devez avoir une photo de ce négociant ?

— Certainement...

— Voudriez-vous me la montrer ?

L'employé regarda Rosic.

— Vous manigancez quelque chose, vous... Oh ! je sais... Vous êtes un malin... Et quand vous pouvez mettre dedans la Sûreté de Paris, vous ne prenez pas de mitaines, histoire de montrer qu'à Lyon on est aussi mariole qu'ici...

— Mais non... mais non..., fit Rosic.

Certes, en toute autre circonstance, ce compliment détourné lui aurait plu... Mais en l'espèce et dans les circonstances, il lui faisait l'effet d'une amère ironie...

— Allons ! fit l'employé. Je vais vous montrer la sympathique physionomie du nommé Barnabé... enchanté si cela peut vous être utile...

Il fouilla dans des casiers, ne fut pas long et présenta à Rosic une éprouve sur laquelle le chef de la Sûreté de Lyon jeta les yeux.

— C'est bien lui... murmura-t-il.

L'erreur n'était pas possible... c'était bien la tête trouvée sur le bord de l'Isère... laquelle tête s'adaptait si bien au corps décapité du cadavre trouvé dans le B-14.

Burnt ne lui avait pas menti.

— Vous le reconnaissez donc ? demanda l'employé.

— Oui... Et vous pouvez le rayer de vos contrôles, car à cette heure, il y a des chances pour que ce Barnabé n'inquiète plus la police...

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est mort...

— Petite perte...

— Mort, assassiné dans un train de luxe !

— Ah ! bah...

Mais Rosic n'était pas en train de raconter des histoires ; il remercia l'employé du service anthropométrique, et quitta les bureaux.

Il n'y avait pas de doute. Les choses s'étaient bien passées comme Burnt le lui avait dit. En tout cas, un malin ce Burnt...

Et tout à coup un soupçon effleura l'esprit de Rosic.

Et, si ce n'était pas Burnt... si c'était en vérité ce T.-D. Shap ?

En somme, l'affaire était importante... une grosse affaire d'espionnage peut-être... T.-D. Shap l'avait éclaircie... et il n'aurait pas cherché à en tirer tout le bénéfice ?

Ce Burnt et ce Wistler pouvaient fort bien être des Américains... T.-D. Schap était peut-être sur leur piste... Mais il lui manquait la valise... et il se l'était procurée...

Les policiers se jouaient souvent de ces tours-là.

En somme, seuls un bandit ou un policier étaient capables d'avoir subtilisé cette valise avec tant d'adresse.

Ce Burnt aurait-il été assez malin pour travailler de façon aussi remarquable ?

Cette pensée consola Rosic, qui trouvait moins humiliant pour lui d'avoir été roulé par un confrère, surtout quand ce confrère était une des sommités de la police mondiale, que par un simple particulier.

Il pouvait en avoir le cœur net... Il n'avait pas quitté la Sûreté... Là, on connaissait T.-D. Shap. Il allait se l'enseigner. Son ami Ferroux allait le tirer d'embarras. Et il se dirigea vers le bureau de son ami Ferroux.

— Tiens, Rosic !

— Lui-même...

— Tu es donc dans nos parages ?

— Pour affaire personnelle... je repars ce soir...

— Rien de nouveau là-bas ?

— Rien ! répliqua Rosic assez sèchement.

— Toujours solide !

— On se maintient... Mais ce n'est pas tout ça... Est-ce que tu connais ce détective américain dont on a tant parlé, T.-D. Shap.

— Je te crois... j'ai dîné deux ou trois fois avec lui !...

— Pourrais-tu me présenter ?...

— Mon vieux, pour ça, il faudrait aller à New-York, ou attendre qu'il revienne en France !...

— Il est donc retourné dans son pays ?...

— Il y a un gros mois !...

— Tu es sûr ?...

— Aussi sûr que l'on peut l'être quand on a accompagné quelqu'un à la gare !...

Rosic se mordit les lèvres.

Et il demanda encore :

— Tant pis... Comment était-il ?...

— Qui ?...

— Ce Shap !...

— Ma foi... un petit... maigre... rasé... Mais, au fait...

Ferroux fouilla dans sa poche, en tira son portefeuille et, sortant une photographie :

— Le voilà... en pied, à la suite du banquet que nous lui avons offert... Tu le vois... là... à côté de moi... ce petit bonhomme...

Rosic regarda la photographie :

— Celui-là ?...

— Oui !...

— Zut !... clama-t-il.

Il était de toute évidence que le monsieur rencontré dans le train ne pouvait être T.-D. Shap... T.-D. Shap était un tout petit homme à la figure chafouine... une véritable tête de vieille femme, et l'autre...

Mais Ferroux se méprit sur l'interjection de Rosic.

— Oui, fit-il, hein... On ne croirait jamais que c'est là un policier... et pourtant c'est un fameux... Tu aurais été content de faire sa connaissance...

— Certes, répondit Rosic évasivement.

Mais il n'était plus à la question...

Décidément, c'était bien Burnt qui l'avait ainsi joué.

Il serra la main à son ami et disparut...

Mais, comme il traversait le pont, il fut à demi bousculé par une trombe de marchands de journaux qui, un gros paquet sous le bras, couraient

comme des fous en hurlant comme des possédés :

— D'mandez Paris-Matin... sa troisième édition... le Mystère du B.-14...

Et Rosic tressaillit...

Quoi... les journaux mentionnaient cette affaire... et on ne lui avait rien dit à la Sûreté ?...

Il acheta un numéro, et tout de suite, cette manchette en lettres énormes le suffoqua :

LES MYSTÈRES DU B-14

Un voyageur chloroformé et jeté dans le Rhône. — Un apache égorgé dans le train. — Une tête dans l'Isère. — Un cadavre à Saint-Rambert. — Le veston volé. — Le poignard de cristal. — M. Rosic, le célèbre policier, éclaire ces mystères. — Que contient la valise tombée entre les mains de la police. — Nous le saurons demain.

Assis sur le bord de la vasque de la fontaine du Châtelet, Rosic lisait cet étrange article... C'était, mot pour mot, tout ce que lui avait expliqué dans le train le soi-disant T.-D. Shap, qu'il savait maintenant sûrement être W.-R. Burnt lui-même...

Qui avait pu ainsi renseigner le *Paris-Matin* ?...

Ce n'était pas la Sûreté, qui ignorait tout de cette affaire, dont personne ne lui avait parlé, à l'instant quand il était dans les bureaux...

D'ailleurs, la Sûreté ne pouvait encore rien savoir de ce crime du B.-14... Ce n'était pas lui, non plus... Alors... Alors... ce ne pouvait être que Burnt... Pourquoi ?... Dans quel but ?... Pourquoi, à peine arrivé à Paris, après avoir volé sa valise, au lieu d'avertir la police, au lieu de mettre la justice dans la confidence de ses affaires, s'en venait-il trouver un journal et lui narrait-il par le menu toute cette mystérieuse affaire ?...

Et pourquoi en laissait-il tout l'honneur à Rosic, à Rosic qu'il avait joué, qu'il avait volé, dont il s'était moqué, en somme...

Si c'était un espion drôle de façon de faire le silence...

Car, il n'y avait pas à dire, c'était Burnt et non un autre qui avait rédigé cet article... Rosic reconnaissait des tournures de phrases déjà entendues dans le train... Et ils étaient seuls... et nul n'avait pu les entendre... Qu'est-ce que cela voulait dire... Quel était ce nouveau mystère... Pourquoi cet homme, qui avait tout fait pour se cacher, dévoilait-il à cette heure son affaire au grand jour ?...

Et Rosic se pressait la tête, et il sentit qu'il devenait fou...

XII

« CRISTAL-DAGGER »

ROSIC demeura assez longtemps comme prostré sur le rebord de la fontaine du Châtelet.

Les passants avaient un regard étonné vers cet homme bien mis, à l'air sérieux, et qui donnait ainsi publiquement les signes extérieurs d'une telle détresse.

Mais tout à coup, il se redressa.

Dans le chaos de son esprit, une idée venait de germer, et, à voix haute, il s'écria :

— Il n'y a que ce Cazeneuve qui peut me fournir des renseignements sur ce Burnt... Où diable habite-t-il déjà, ce banquier ?

Il se précipita vers l'un des cafés installés au rez-de-chaussée du théâtre du Châtelet et tomba sur une banquette en répondant au garçon, qui lui demandait ce qu'il lui fallait servir :

— Le Bottin !

Le garçon lui ayant apporté cet énorme volume, il se mit à le feuilleter fébrilement, n'eut pas de peine à y apprendre que le banquier Cazeneuve était installé rue Saint-Marc, et, ayant jeté une pièce de monnaie sur la table, il quitta le café et sauta dans un taxi :

— 1, rue Saint-Marc...

Sa tête brûlait ; les idées bouillaient dans sa cervelle... Jamais de sa vie, Rosic ne s'était trouvé dans un tel état d'agitation... C'est aussi que, jamais de sa vie, Rosic n'avait eu à résoudre un aussi insoluble problème ; jamais, il n'avait eu à débrouiller une question où les faits se présentaient si contradictoires, déroutant toute sagacité...

Ce drame du B.-14 lui apparaissait comme un film composé par un dément et tourné par un opérateur fou.

— Et pourtant, se disait Rosic, tous ces faits invraisemblables sont reliés par un fil raisonnable, et tendent à un but déterminé... Mais quel est ce fil ?... Quel est ce but ?... Surtout, quel est ce Burnt ?...

Mais il allait le savoir.

Voici que l'auto stoppa devant le numéro 1 de la rue Saint-Marc.

C'est au coin de la rue Feydeau et de la rue Saint-Marc, un somptueux immeuble dans le pur style Empire et qui fut construit par le grand-père même du banquier actuel, lequel fit une grosse fortune en qualité de fournisseur des armées napoléoniennes,

En entrant, on se trouve dans une sorte de hall où s'ouvrent deux immenses galeries abritant des guichets pour le public : entre les deux galeries, un fastueux escalier conduit au premier étage où se trouvent les bureaux.

Mais dès l'entrée, comme Rosic s'adressait à un gardien et lui manifestait son intention de voir M. Cazeneuve, l'homme eut un hochement de tête, et dit :

— Avez-vous une lettre d'audience ?

— Non... Mais c'est pour une affaire de la plus haute importance...

Le gardien eut un petit rire dédaigneux :

— Non... Mais est-ce que vous vous figurez que l'on voit M. Cazeneuve comme cela... et qu'il est à la disposition du premier venu...

— Mais je ne suis pas le premier venu... fit Rosic.

Et il exhiba au gardien sa carte de la Sûreté lyonnaise.

La police, à tort ou à raison, impressionne toujours le monde. Le gardien hocha la tête, une seconde fois mais tout son mépris avait disparu de sa physionomie.

— Je vais voir, dit-il.

Et, revenant vers son bureau, il téléphona à l'étage au-dessus.

La réponse ne se fit pas attendre.

— Ma foi, vous pouvez monter... Adressez-vous à l'huissier que vous allez trouver au premier étage.

Rosic grimpa l'escalier.

En haut, un huissier l'attendait qui, muet, s'inclinait devant lui, lui ouvrit une porte et Rosic se trouva dans un grand bureau, très luxueusement meublé, où se tenait un vieillard à favoris blancs, vêtu d'une redingote noire à la boutonnière de laquelle brillait une rosette de la Légion d'honneur.

— Monsieur Rosic ? fit le vieillard.

— Oui, Monsieur... je viens...

Mais le vieillard l'interrompit :

— Je sais... Je vous attendais...

— Ah ! fit Rosic surpris.

— Oui... sir Ralph Burnt m'avait annoncé votre prochaine visite...

Ce vénérable vieillard avait prononcé cela le plus gravement du monde, et la phrase faillit assommer ce pauvre Rosic.

Quoi, car ce devait être là M. Cazeneuve, le riche banquier l'attendait, et sa visite lui avait été annoncée par Burnt ?

Allons, les folies recommençaient, et Rosic, une seconde fois, se demanda s'il n'était pas le jouet de quelque fantastique cauchemar.

Et il dit :

— Vous avez donc vu ce Burnt ?

— Hier matin... Il est venu retirer de l'argent qu'il a chez moi... C'est un parfait gentleman...

— Lui ?

— En doutez-vous ?

Rosic se prit la tête entre les mains ; c'était son geste habituel maintenant et, à chaque instant, il se demandait si sa pauvre cervelle n'allait pas éclater.

— Et il vous a annoncé ma visite ?

— Il m'a dit, en effet, hier, en me quittant : « Vous recevrez sans doute la visite de M. Rosic, chef de Sûreté lyonnaise, qui viendra vous demander des renseignements à mon sujet... Je vous prie de le bien recevoir et de lui dire

quelles sont nos relations. M. Rosic est un homme charmant et un policier d'un flair incomparable...

— Il a dit cela ?

— En propres termes...

— Il s'est payé ma tête...

— Je ne pense pas.

— Ainsi, vous avez vu ce Burnt ? Un homme grand, n'est-ce pas, rasé, vêtu d'un suffolk grisaille...

— Oui...

— Et c'est bien lui qui, avant-hier, vous a télégraphié de Viviers en vous demandant d'autoriser le banquier de cette petite ville à lui remettre mille francs ?

— C'est bien lui, en effet... Mais à ce moment, je ne savais pas que ce client, se nommait William Ralph Burnt...

— Vraiment ?...

M. Cazeneuve se recueillit une seconde ; enfin, il dit :

— Mais il faut, M. Rosic, que je commence par le commencement. D'ailleurs, je suis autorisé par M. Burnt à vous faire cette révélation, qui est d'ailleurs des plus simples... Voilà...

Il se tut une seconde, comme pour rassembler ses souvenirs ; Rosic attendait pantelant ; allait-il enfin avoir la clef de cette angoissante énigme ?...

— Il y a quatre mois environ, commença M. Cazeneuve, je fus informé par un banquier de Londres, possédant une succursale à Singapoure, qu'une somme de douze cent mille francs venait d'être déposée dans sa succursale indienne et qu'il venait de délivrer un carnet de chèques au nom de « Cristal-Dagger ».

— Le poignard de Cristal ?... demanda Rosic.

— En effet, cela veut dire en anglais : « Poignard de cristal ». La chose était étrange, mais, en somme n'avait pour moi aucune importance. J'étais prié d'ouvrir un crédit à ce « poignard de cristal » et quand, avant-hier, par un coup de téléphone, ce « poignard de cristal » me demanda mille francs,

je répondis immédiatement à M. Coconnaz, le banquier vivarois, de verser cette somme à celui qui la demandait... Qu'est-ce que cinquante louis pour un homme qui a un dépôt de douze cent mille francs...

— Et vous n'avez pas craint d'être volé ?...

M. Cazeneuve eut un sourire :

— Le découvert était sans importance... Aurais-je été le jouet d'un escroc que la perte n'eût pas été bien importante, et justement la faiblesse de cette somme m'était un garant de la véracité de celui qui la demandait, car, si quelque filou eût eu connaissance de ce carnet de chèques, il ne se fût pas contenté de mille francs...

— En effet, approuva Rosic.

— Hier matin, continua le banquier, mon huissier me dit qu'un monsieur demandait à me parler, et me tendit une carte sur laquelle je lus ce mot : « Cristal-Dagger ». Ma foi, la curiosité me prit de voir ce gentleman porteur d'un nom aussi étrange et qui, possédant un dépôt en banque aussi considérable, se contentait de me demander, par téléphone, une aussi petite somme.

« Et je vis paraître dans mon bureau un homme grand et fort, paraissant âgé d'une quarantaine d'années, un type bien anglais et portant un complet de voyage en suffolk grisaille.

— Je suis « Cristal-Dagger », me dit-il en entrant, après m'avoir salué d'une inclination de tête.

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— J'ai besoin de cinquante mille francs...

— Voulez-vous me signer un chèque ?

— Voici...

Il tira de sa poche un carnet de chèques, d'ailleurs assez froissé, signa une feuille et me la tendit.

J'examinai la signature : c'était bien celle que m'avait fait tenir le banquier de Londres et qui avait été déposée dans la succursale de Singapoure. Je m'inclinai et dis :

— Je vais donner des ordres... Ces cinquante mille francs vont vous être versés tout de suite...

Rosic sursauta :

— Et vous n'avez pas eu la curiosité...

— Non, interrompit M. Cazeneuve... Je ne suis pas policier, moi, et je n'ai pas à interroger mes clients... D'ailleurs, ce n'était pas la peine, car gentleman de lui-même me dit :

— Pourrait-on me porter mon crédit à un autre nom que celui-là ?

— C'est facile... et si vous voulez m'indiquer un autre nom...

Le gentleman sourit :

— Je n'ai pas besoin de vous dire que « Cristal Dagger » n'est pas mon nom... Mais c'est un sobriquet que l'on m'a donné aux Indes. Quand je suis venu en France, j'avais des raisons pour que l'on ne connût pas mon véritable nom. Mais ces raisons n'existent plus maintenant que l'autre est mort, et je tiens à réintégrer ma véritable personnalité de William Ralph Burnt, officier dans l'armée de Sa Majesté...

Et il daigna m'expliquer :

— Voici près de dix ans que je commande un poste avancé, dans le Kachmir, sentinelle perdue sur les pentes du terrifiant Kara Korum, là haut, tout là haut dans les Indes, entre les plateaux du Thibet et ceux du Pamir... Pays sauvage et loin de toute civilisation où il faut sans cesse se tenir en garde contre la trahison des rebelles... Là, il faut se faire craindre à tout prix, si l'on ne veut pas être assassiné par quelque fanatique... Je suis arrivé à ce résultat, grâce à un hasard...

J'avais, à cette époque, comme ordonnance un Écossais, brave et flegmatique, qui, pour avoir passé quelques années en France, avait tout l'esprit de vos gavroches parisiens. Un jour il m'apporta un poignard de cristal, car il savait que j'étais collectionneur et amateur de bibelots exotiques... Et il m'avoua qu'il avait volé ce poignard de cristal dans un temple de la déesse Kali.

« Mais, sans doute, ne connaissez-vous que vaguement cette déesse Maha-Kali, femme de Civa, c'est-à-dire de principe destructeur de la Trimourdi indienne, et qui est bien la déesse la plus terrible qui se puisse

rencontrer... On la représente sous la forme d'une négresse à quatre bras, tenant chacun une tête humaine, et la poitrine ceinte d'un collier de crânes... C'est la déesse par excellence du mal, et j'aurai tout dit sur elle quand je vous aurai appris qu'elle est vénérée surtout par cette secte épouvantable les Thugs ou étrangleurs... Avoir volé la déesse Kali était un sacrilège qui ne pouvait s'expier que par les plus raffinés supplices, si jamais ce larcin était découvert... et il le fut, Monsieur... il le fut, car à peine quelques heures après deux prêtres venaient de demander de leur livrer le voleur du poignard de cristal...

« Que faire... ?

« C'est alors que j'eus une véritable inspiration d'en haut, et, montrant le fameux poignard aux prêtres, je leur dis :

« — Misérables impies... Que parlez-vous de voler... Ignorez-vous que c'est Maha-Kali elle-même qui m'a donné ce poignard, me jugeant seul digne de le porter... Croyez-vous que l'on puisse voler la déesse Kali, sans qu'elle foudroie le sacrilège !

« À ces mots, les prêtres, pris de terreur, s'inclinèrent, se prosternèrent à mes pieds et me nommèrent Brahmah...

« À partir de ce moment on ne me nomma plus, sur les pentes du Kara Karum, que Cristal-Dagger, le protégé de Maha-Kali et ma personne fut sacrée à tous les disciples du Grand-Lama, et surtout, aux Thugs, qui me considéraient comme un des leurs... Cela me protégea dans plus d'une circonstance, et assurément, sans cet étrange talisman, il y a beau temps que j'aurais été assassiné car les commandants de ce poste avancé ne durèrent guère au delà de dix-huit mois, et j'ai pu y vivre dix ans...

« Voilà pourquoi, au moment d'entreprendre en Europe une entreprise aussi délicate, j'ai pris le nom de Cristal-Dagger dans l'espoir qu'il me protégerait et que la déesse Maha-Kali me serait aussi secourable dans le vieux monde qu'elle me l'avait été aux Indes... »

Et ayant ainsi parlé il ajouta :

— Sans doute, demain allez-vous recevoir la visite de M. Rosic. C'est un policier émérite et plein de flair... Répétez-lui, je vous prie, cette histoire, qui ne saurait manquer de l'intéresser.

À ces mots, Rosic devint rouge comme une tomate. Il regarda M. Cazeneuve. Mais aucune intention ironique ne se lisait sur les traits si graves du banquier, et il était de toute évidence qu'il répétait les propres paroles de W.-R. Burnt, sans en discerner toute la portée.

Et il était non moins évident que ce W.-R. Burnt avait voulu nettement se moquer de lui...

— Et ce Burnt... vous savez où il se trouve ?

— Mais à Londres, je suppose. Oui... il m'a dit sa ferme intention de partir par le train de Calais qui lui permettra de prendre le bateau à deux heures et d'arriver à Londres vers cinq heures du soir...

— Et vous ignorez ce qu'il venait faire en Europe...

— Il ne m'a pas fait de confidence à ce sujet...

M. Cazeneuve s'était levé, indiquant que l'entretien était fini et qu'il n'avait plus rien à apprendre au policier.

Et Rosic prit congé.

Il n'était guère plus avancé qu'avant... Il savait maintenant pourquoi ce Burnt se faisait nommer Cristal-Dagger... Mais pourquoi avait-il quitté les Indes... Pourquoi avait-il failli être assassiné... Pourquoi ne s'était-il pas fait connaître... Pourquoi avait-il volé la valise contenant des documents... Pourquoi...

— Et puis zut... clama Rosic, tout en descendant machinalement la rue Montmartre... J'y perdrai la raison et je n'ai pas envie de devenir fou... Après tout... l'affaire est classée... Comme l'a si bien dit M. Chaulvet, la justice possède une victime, elle sait que l'assassin a été tué à Saint-Rambert... qu'importe le reste, je suis bien bon de me tournebouler l'esprit... Après tout ce Burnt m'a joué... Mais il est à Londres... Il m'échappe, et d'ailleurs, que pouvais-je contre lui... Il m'a volé sa valise... C'était son droit... Je retourne à Lyon et au diable cette sotte affaire du poignard de cristal...

Il arrêta un fiacre, se fit conduire à la gare de Lyon, monta au buffet, s'offrit un plantureux déjeuner, arrosé de vins délicats, et, à deux heures montait paisiblement dans le train qui, le soir, allait le mener à sa villa du coteau de Sainte-Foy, bien décidé à ne plus penser à W.-R. Burnt, au

poignard de cristal et à toute cette angoissante affaire qui avait failli lui faire perdre la raison...

Mais, comme il allait monter le marchepied de son wagon, il entendit une voix derrière lui qui disait :

— Monsieur Rosic... Monsieur Rosic...

Il se détourna et faillit tomber à la renverse... Burnt était devant lui... Il crut qu'il était fou... Mais, non, Burnt souriait. Burnt lui tendait une valise. Burnt lui disait :

— Je vous demande pardon, Monsieur Rosic. Je vous cherche depuis deux jours... Voilà votre valise que l'autre jour, par mégarde, j'avais prise pour la mienne...

XIII

LE MONSIEUR QUI ATTENDAIT LE B-14

C E jour-là, vers les deux heures de relevée, un petit homme roux arpentait fébrilement les quais déserts de la gare maritime de Calais.

Il était vêtu d'un costume bleu dont le gilet ouvrait largement sur une chemise de flanelle blanche ; sa chevelure ardente, de cette couleur particulière de brioche trop cuite était coiffée d'une casquette d'officier de marine sans insigne ni galon sauf une ganse de soie noire.

Il paraissait avoir trente ans à peine et, malgré le rembourrage qui cherchait à l'équilibrer, il était facile de voir qu'une de ses épaules était plus haute que l'autre, sans qu'il fût possible de dire qu'il était positivement bossu.

Très laid, d'ailleurs, l'œil louche, le teint jaune, mais dans toute son allure ce je ne sais quoi d'aristocratique qui trahit malgré tout la noblesse de l'origine.

Il y avait une heure à peine un yacht fort luxueux portant sur ses bossoirs ce nom *The Sea-Gull* avait accosté dans le port, et presque aussitôt ce gentleman en était sorti se dirigeant vers la gare maritime où il attendait avec une impatience qu'il n'essayait pas de dissimuler.

Enfin, abordant un employé, il lui avait demandé, en un français où perçait l'accent britannique :

— Le Bombay-Express ?

— Monsieur il devrait être ici à une heure trente-cinq... Mais on nous signale qu'il a quelque retard...

— À quelle heure arrivera-t-il ?...

— Oh !... incessamment, car il est annoncé... D'ailleurs, voyez, le bateau qui doit transporter les dépêches et les voyageurs, s'il y en a, jusqu'à Douvres, est déjà sous pression et s'apprête à appareiller...

Le gentleman roux mit un doigt sur sa casquette et recommença à arpenter les trottoirs de la gare.

Mais voici que les quais s'animèrent ; les employés surgirent de tous côtés, et bientôt, on entendit un bruit qui indiquait que le fameux train arrivait.

En effet, bientôt il stoppa en gare, et l'on en vit descendre successivement une famille de cinq personnes, qu'accompagnaient deux domestiques et un gentleman rouge comme un beefsteak mal cuit et qui paraissait fort en colère...

Le gentleman roux regarda descendre tous ces voyageurs et parut assez stupéfait de ne point reconnaître la personne qu'il attendait, sans doute.

Les employés déchargeaient les sacs de dépêches qu'ils transportaient sur le bateau qui était de l'autre côté du quai et bientôt le train, vidé de ses voyageurs comme de ses marchandises, se prépara à se retirer au garage...

C'est alors que, se dirigeant vers un employé portant sur sa casquette ces mots : Wagons-lits, le gentleman roux lui demanda :

— Vous n'avez pas d'autres voyageurs que ces huit personnes qui sont descendues...

— Ma foi, je n'en ai pas vu d'autres... répondit l'employé.

— Et... il n'est monté que ces huit personnes... à Marseille ?

— Pour cela, je ne saurais vous dire... moi, je n'ai pris mon service dans le train qu'à La Chapelle...

Mais à ce moment, un autre employé s'approchant, vint se mêler à la conversation :

— Pardon... à Marseille, il y avait dix voyageurs, fit-il.

— Ah !... Et... que sont-ils devenus ?

— Un a été assassiné à Valence... et l'autre, sans doute, avait de bonnes raisons pour prendre la fuite...

— Voudriez-vous dire...

— Que c'est sans doute lui qui a assassiné son compagnon de voyage... D'ailleurs, ce que j'en dis là... c'est ce que mon camarade m'a dit à La Chapelle, car je n'y étais pas, moi... et le contrôleur qui aurait pu me donner des détails a été rappelé d'office à Valence par la justice...

À cette révélation, le gentleman roux avait imperceptiblement rougi.

Mais il n'avait rien répondu que ces simples mots :

— *All right !... Thank you...*

Puis, quittant le quai de la gare, il avait regagné la petite barque amarrée à quai, et, cinq minutes après, il était à bord du *Sea-Gull* qui, bientôt, appareillait et se préparait à retraverser le détroit.

— Vous ne savez pas qui vous a parlé ? demanda alors un employé de la gare aux contrôleurs des wagons-lits.

— Ma foi, non... Un homme qui attendait sans doute quelqu'un par le B-14 mais dans tous les cas qui n'a pas été très affecté d'apprendre que l'un des deux voyageurs manquant avait été assassiné...

— Eh bien ! ce gentleman, tel que vous l'avez vu, n'est rien moins qu'un des plus hauts personnages du Royaume-Uni. Oui... Je l'ai bien reconnu, car j'ai habité longtemps à Londres... Il a un superbe château à Putney et il se nomme lord Bradfort...

— Pour un lord, il a véritablement une sale bobine...

— Oui... mais il possède une centaine de millions, et cela peut faire passer sur sa laideur...

— C'est égal... un vilain bonhomme...

Mais, pendant ce temps, le *Sea-Gull* rapide traversait le chenal, et à peine quarante minutes après il accostait à Douvres.

Là, le gentleman roux qui était, s'il fallait en croire le vieil employé, lord Bradfort, sautait dans une auto qui l'attendait et deux petites heures après, arrivait dans ce superbe château de Putney qui est à l'est de Londres, comme chacun sait.

— Eh bien ?... lui demandait un grand garçon flegmatique, qui avait l'air du secrétaire ou du moins de l'homme de confiance du lord.

— Un voyageur du B-14 a été assassiné à Valence, en France...

— Et Joé...

— Il n'était pas dans le train... Ma foi... j'ai craint de le rater, et je suis revenu ici... persuadé qu'il ne saurait manquer d'y arriver par les voies les plus rapides...

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur, dit le secrétaire.

Mais lord Bradford éclata d'un rire sarcastique :

— On voit bien que vous ne connaissez pas Joé...

Tous deux entrèrent dans le château ; lord Bradford gagna ses appartements, luncha de bon appétit, fuma quelques cigares, puis, sans doute fatigué par ce voyage qu'il venait de faire se coucha de fort bonne heure.

Le lendemain, dès son réveil, il sonnait et faisait demander son secrétaire, qui arrivait auprès de lui presque aussitôt, preuve qu'il était à l'affût du réveil de son maître :

— Eh bien ! Charles, rien de nouveau ?

— Rien...

— Joé ?

— Pas arrivé...

— Diable...

— Oui... Le *Times* parle du cadavre trouvé à Valence...

— Des détails ?

— Aucun...

— Joé devrait être là depuis longtemps...

— J'ai bien peur...

— Non... Rien à craindre... C'est un garçon plein d'esprit...

Mais Charley remarqua que son maître n'avait déjà plus la belle assurance de la veille.

La matinée se traîna longue et lord Bradford semblait nerveux, angoissé...

Il déjeuna du bout des dents, commanda un cheval pour faire une promenade en forêt, mais le fit desseller tout de suite. Il se retira dans sa

bibliothèque, ouvrit plusieurs volumes qu'il referma aussitôt... fuma de nombreux cigares qu'il laissa éteindre alors qu'ils étaient à peine commencés, enfin donna des signes certains d'une fièvre qui ne lui était pas ordinaire.

Enfin, vers cinq heures, comme il regardait avec une longue-vue la route de Londres, Charley arriva, assez pâle, malgré tout son flegme...

— Il y a là un homme qui demande à parler à milord.

— Un homme ?

— Que je ne connais pas...

— Anglais ?

— Il en a l'air et l'accent...

— Que me veut-il ?

— Il ne veut voir que milord...

— Peut-être apporte-t-il des nouvelles de Joé...

— Ma foi... c'est ce que j'ai supposé au premier abord...

— Introduis cet homme... et laisse-moi.

L'homme pénétra dans la bibliothèque où se tenait lord Bradford ; il salua respectueusement et attendit que le lord lui adressât la parole.

— Que voulez-vous de moi ? demanda Bradford.

— Je suis un ami de Joé Wistler, répondit l'homme.

— Pourquoi vous envoie-t-il à sa place ?

— Parce qu'il est mort...

Le lord se leva comme mû par un ressort.

— Mort ?...

— Oui... en France...

— Serait-ce donc lui qui a été assassiné dans le B-14 ?

— Non... Mais il a été écrasé par un train dans une gare française dont le nom m'échappe, mais près de Valence...

— L'imbécile !... gronda le lord. Se faire sottement écraser.

— Oh ! ce n'est pas de sa faute... À Valence, où le Bombay-Express s'arrête, on a vu un des wagons plein de sang... On a garé ce wagon où se trouvait un cadavre fraîchement assassiné... Joé se trouvait lui-même dans ce wagon... Il a eu peur, n'est-ce pas ? La justice est si curieuse... Il a sauté dans un train qui se trouvait là, miraculeusement... Quand le train s'est arrêté, dans cette petite gare dont j'ai oublié le nom, Joé a voulu changer de train... mesure de précaution... Il a donc sauté... à contre-voie. Mais, malheureusement, juste au même moment un rapide passait, à toute vapeur, et ce pauvre Joé a été proprement décapité...

— Et... les papiers ?...

— Il les avait... dans une valise !...

— Eh bien !... cette valise...

L'homme eut un geste d'impuissance :

— À cette heure... sûrement... entre les mains de la justice française...

— Malédiction !... hurla le lord, qui frappa la table d'un coup de poing formidable...

— Oui... reprit l'homme, cela est fort désagréable... La justice française, si elle découvre ces papiers, est fort capable d'en faire part au gouvernement britannique... à la Chambre des lords... et milord sera dans une situation fort inconfortable...

— Ah !... maudit Joé... damné garçon... triple buse... Aller se faire écraser bêtement, quand il avait enfin ces fameux papiers...

— Oui... cela est bien regrettable... Mais cela n'est véritablement pas la faute de ce pauvre Joé... Certes, il eût préféré, j'en suis sûr, rapporter ces papiers à Votre Excellence.

Mais lord Bradfort n'écoutait plus : il allait de long en large dans la bibliothèque, se mordant les poings et murmurant :

— Je suis perdu !... Que faire, maintenant...

Alors, l'homme, de sa voix la plus douce :

— Si j'osais donner un conseil à Milord...

— Parlez... si le conseil est bon...

— Oh !... il est bien simple... Milord l'aurait trouvé lui-même s'il était moins fiévreux...

— Alors quoi ?...

— Mais supprimer la petite miss...

— De quelle miss voulez-vous parler ? dit Bradford, en fixant son interlocuteur.

— Mais... de la cousine de Milord !

— Vous savez donc ?

— Tout... J'étais l'ami de Joé, Milord, et j'ai eu l'honneur de le dire à Milord, Joé n'avait aucun secret pour moi...

Bradford se prit à rêver...

Il s'était arrêté.

Debout devant la fenêtre grande ouverte, ses yeux erraient sur les hautes futaies du parc qui s'épandait devant lui, mais il ne voyait rien et sa pensée bouillonnait dans sa tête.

Et, comme se parlant à lui-même :

— Oui, dit-il... Il faudrait supprimer la petite miss... De cette façon, quand on saurait ce qu'il y a dans les papiers qui sont tombés entre les mains de la justice française, il serait trop tard... oui... oui. Il faudrait supprimer la petite miss, mais... Joé est mort...

L'homme ricana :

— Faute d'un moine, Milord, l'abbaye ne chôme point...

— Que voulez-vous dire ?

— Que Joé mort, on peut trouver un autre... Joé...

Mais Bradford hocha la tête :

— Vous ne connaissez pas Joé pour parler ainsi...

— C'était un habile homme, certes... Mais il n'était pas seul de son genre dans le Royaume-Uni... Et, il y a dix ans, quand il expédia Milady, sans doute ne serait-il pas arrivé à ses fins, si quelqu'un de ma connaissance ne lui avait pas donné un bon coup de main...

Bradfort considéra l'homme qui parlait ainsi, et son regard louche cherchait à pénétrer cette âme qu'il devinait tortueuse.

L'autre, toujours flegmatique, continuait :

— Et, dans cette affaire, s'il n'avait pas présumé de ses forces s'il avait mis son vieux compagnon de la partie... elle serait gagnée à cette heure...

— Vous connaissez ce vieux compagnon ?

— Comme moi-même...

— Et vous croyez qu'il serait disposé...

— Une poignée de guinées donne du courage aux plus couards, à plus forte raison à un garçon qui a donné ses preuves...

Bradfort, la tête basse, fit deux ou trois fois le tour de la bibliothèque.

Enfin, s'arrêtant devant l'homme :

— Combien ?... demanda-t-il.

L'autre secoua la tête :

— Cela dépend...

— De quoi ?...

— De l'endroit où se trouve cette petite miss...

— Je ne vois pas.

— Si... Milord daignera comprendre... Dans toutes ces affaires, il faut toujours faire la part de l'aléa... Et Milord sait ce que je veux dire par ce mot... Ici, en Angleterre, l'aléa c'est la potence... en France, c'est la guillotine... Dans d'autres pays, il est moindre, la peine de mort y étant supprimée... Dans ces conditions... Milord comprendra que le prix dépend de l'aléa...

— Oui, c'est juste... Eh bien !... combien quand l'aléa se trouve être la guillotine ?

— Alors, c'est en France que se trouve la demoiselle ?

— Oui.

— Mais en France, encore y a-t-il des différences... Ainsi, en ville, les tribunaux sont plus sévères qu'à la campagne... et d'ailleurs la police y est tout de même mieux faite...

— C'est en ville...

— Une grande ville ?

— Une des plus grandes...

— Oh ! oh ! fit l'homme, qui parut s'abîmer dans des calculs.

Enfin :

— Milord... je me fais vieux... Je rêve depuis longtemps d'un petit cottage dans les environs de Grantham, mon pays natal... Je ne suis pas difficile, mais je voudrais avoir quelques rentes, et il m'a toujours paru qu'avec quatre mille guinées un homme peut être parfaitement heureux dans la paix des champs aux environs de Grantham...

— Quatre mille guinées !... s'exclama Bradford.

— Bah ! qu'est-ce que quatre mille guinées pour Milord...

— Quatre mille guinées...

— Que Milord veuille bien penser ce qui lui resterait de sa fortune si cette petite miss avait le malheur de vivre longtemps.

Bradford fit encore deux fois le Tour de la bibliothèque.

Enfin il revint vers l'homme :

— C'est bien... vous aurez vos quatre mille guinées... Je vais vous les faire compter.

— Mais l'homme se récria :

— Je suis un honnête garçon... Je ne veux pas être payé d'avance... Vous me verserez la somme quand l'enfant aura disparu et que je vous apporterai son extrait mortuaire...

— Si vous voulez...

— J'y tiens... Milord va comprendre... S'il m'arrivait malheur, cet argent serait perdu.

— Mais il vous faut une avance pour...

— Oh ! j'ai une petite réserve... Je ne suis pas sans ressources... Et si Milord veut m'indiquer où je trouverai sa chère petite cousine...

Bradford se dirigea vers un panneau de la bibliothèque ; il fit jouer un ressort ; un tiroir apparut. Il y prit un papier qu'il tendit à l'homme.

— Voilà, fit-il. La petite miss se trouve à Lyon, dans un couvent des Dames de la Sainte-Enfance... Pour le reste, vous trouverez tout ce qui vous sera nécessaire sur ce papier... Allez... mais faites vite... Et réussissez... Ne faites pas comme cet imbécile de Joé...

— Milord peut compter sur moi, répondit l'homme. Dans six heures je serais en France. Demain à Lyon, et demain soir... je puis assurer à Milord qu'il pourra prendre le deuil de sa chère petite cousine...

— Dieu vous entende..., fit Bradford.

Et l'homme partit.

XIV

ROSIC COMPREND ENFIN

ON comprend quelle fut l'émotion de Rosic quand, à la gare de Lyon, au moment où il allait monter dans le rapide qui le ramènerait chez lui, il se trouva nez à nez avec ce voyageur qui s'était fait passer à ses yeux pour le détective T. D. Shap.

Il voulut crier, appeler au secours, faire arrêter cet imposteur.

Mais un coup de sifflet retentit ; des employés se précipitèrent, criant :

— En voiture, s'il vous plaît...

Déjà les portières se fermaient, le train commençait à s'ébranler.

— Allons, Monsieur Rosic, dépêchez-vous, le rapide va partir sans vous...

Et Rosic se sentit hisser sur le marchepied, poussé dans le compartiment, et il se trouva assis sur une banquette, tandis qu'avec des ronflements sur les plaques tournantes, le train quittait bruyamment le grand hall vitré de la gare de Lyon.

En face de lui, le faux T. D. Shap qui souriait.

Rosic était rouge de colère. Il ne savait ce qui le retenait de sauter au cou de ce voleur de valise, de l'étrangler.

Tous deux étaient seuls dans ce compartiment de première. Il était si furieux qu'il ne trouvait pas la force de parler. Et l'autre, qui souriait, en le regardant. Enfin :

— Monsieur, bredouilla Rosic, vous vous êtes moqué de moi...

Mais l'autre secoua la tête :

— Comment, Monsieur Rosic, pouvez-vous dire de pareilles choses... Moi qui vous ai expliqué le mystère du B-14, qui, sans moi, serait encore pour vous lettre morte...

— Vous m'avez volé ma valise...

— Une erreur... une simple erreur... que je suis le premier à regretter... D'ailleurs, je vous la rends. La voilà, votre valise, et vous pouvez vérifier, aucun document n'y manque.

— Vous vous êtes fait passer à mes yeux pour l'honorable T. D. Shap...

— Là, peut-être, ai-je été un peu loin... Mais il fallait bien, sans cela vous n'auriez ajouté aucune créance à mes dires, et vous auriez pris cette histoire du B-14 pour un vulgaire roman feuilleton.

— Enfin, qui êtes-vous ?

— Qui je suis ? Comment, Monsieur Rosic, vous ne l'avez point deviné ? Qui puis-je être, sinon sir William Ralph Burnt...

— Parbleu..., je m'en doutais...

— Surnommé aux Indes Cristal-Dagger. À ce propos, j'espère que vous voudrez bien demander à votre ami, M. Chaulvet, de me rendre mon poignard de cristal... à quoi je tiens...

— Vous irez le lui demander vous-même...

— Monsieur Rosic, fit W. R. Burnt, vraiment, vous me désolez... On dirait que vous me gardez rancune... Moi qui vous ai couvert de gloire dans le *Paris-Matin*...

Rosic regardait toujours son voisin de wagon avec des yeux féroces... Mais, tout de même, au fond de lui, il sentait que sa colère fondait dans son cœur. En somme, ce Burnt n'était pas un criminel. Il ne pouvait articuler contre lui aucun grief. Qu'il se fût payé sa tête, cela était possible, en somme. Mais il s'agissait de savoir dans quel but. Au lieu de se fâcher, ne valait-il pas mieux apprendre de ce Burnt tout ce qu'il ignorait encore de l'angoissant mystère.

Et il dit :

— Oui, au fait... ce ne pouvait être que vous qui aviez rédigé cette longue relation du crime du B-14. Pourquoi, vous qui semblez avoir tant

d'intérêt à ne point mêler la police à vos affaires, avez-vous publié cet article ?

Burnt éclata de rire.

— Oui, fit-il, vous vous perdez dans tout cela... Je le comprends... Pourquoi ne me suis-je pas fait connaître à ce garde-ligne, plus tard à ce banquier de Viviers... Pourquoi ai-je pris votre valise en vous laissant la mienne... Pourquoi ai-je écrit cet article... Pourquoi... Monsieur Rosic, je veux tout vous dire... D'autant plus que nous avons le temps d'ici à Lyon... et puis... et puis... là-bas, peut-être pourrai-je encore avoir besoin de vous...

Et comme Rosic ouvrait de grands yeux :

— Oui... car s'il est vrai que nous touchons au dénouement de cette aventure, tout de même je ne suis au bout de mes peines. Mais vous allez comprendre, Monsieur Rosic, vous allez tout comprendre, et vous allez voir comme c'est simple... ah !... si simple...

Il se recueillit un instant, puis commença :

— Connaissez-vous lord Hyton ?...

Rosic secoua la tête négativement.

— Bon !... fit Burnt. C'était le lord le plus riche des trois royaumes... Il ne possédait certainement pas moins de cent millions de fortune... et des châteaux, et des terres, et tout un quartier de Londres... bref un gentleman à son aise, comme vous le voyez !... Il avait un fils unique à qui devait revenir cette immense fortune... Robert... Bob, comme nous l'appelions, nous ses amis... Un charmant garçon, mais terriblement original... Oh ! oui, terriblement original... Il n'aimait pas l'argent... C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, honorable Monsieur Rosic... Bob se moquait de sa fortune comme d'une guigne, et, au lieu d'en profiter, comme tout le monde l'eût fait à sa place, il préférait courir les aventures. Et un jour, au grand déplaisir de lord Hyton, son père, il partit pour les Indes, comme officier dans l'armée de Sa Gracieuse Majesté... Oui... il s'engagea comme un cadet de famille... comme un pauvre petit Younger qui va aux colonies chercher à se faire une position... Hein... voilà d'un original, n'est-ce pas ?

« Mais il y a mieux encore...

« Croyez-vous que cet excellent Bob, qui était marquis de Westbury, comte de Barnstaple, baronnet de Penbroke et seigneur de tant d'autres lieux que le seul énoncé de ses titres avait l'air d'une nomenclature géographique, que ce damné garçon qui était l'héritier de lord Hyton et d'une des plus anciennes pairies du royaume, avait trouvé moyen de s'engager sous un nom d'emprunt, sous un nom excessivement roturier... Parfaitement, et nous n'étions que quelques-uns de ses intimes amis à connaître sa véritable personnalité...

« Et ce n'est pas tout, car un jour il poussa l'excentricité jusqu'à se marier avec une jeune personne, fort jolie, certes, fort distinguée aussi, mais qui était la fille d'un trafiquant tout à fait indigne de devenir un jour une lady, une pairesse et de prendre rang à la cour...

« Cette jeune personne était la fille d'un Français, ou, pour mieux dire, d'un descendant de ces Français qui s'étaient installés dans les Indes alors que ce pays était entre les mains de la France, du temps de Louis XV, je crois...

« Ce brave Français, qui se nommait M. Doux, commerçait dans les soies. Il avait quelque fortune, mais sa fille était bien la plus jolie fille qui se pût rencontrer, car depuis deux cents ans, diverses alliances indiennes et anglaises avaient produit un type étrange et charmant qui s'épanouissait en elle.

« Je ne saurais vous dire où Bob la rencontra.

« Ce dut être dans quelque soirée officielle, sans doute ; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il en devint profondément amoureux et que tout de suite il parla de l'épouser.

« Je lui dis :

« — Bob. mon ami, vous allez faire une sottise, et lord Hyton, votre respectable père, va vous maudire...

« Mais il haussa les épaules :

« — Lord Hyton, mon respectable père, n'a rien à voir dans cette affaire, vieux camarade. D'ailleurs, il l'ignorera toujours.

« — Comment ! Vous avez l'intention de ne pas lui en faire part...

« — Naturellement... car je sais trop qu'il me refuserait son autorisation...

« — Bob, damné garçon, prenez garde... Je n'augure rien de bon de cette aventure... J'ai peur qu'il n'en résulte une catastrophe...

« — Il n'en résultera qu'un homme heureux, et ce sera votre vieux camarade Bob...

« Et il épousa cette jeune M^{lle} Doux, en effet, et non seulement il se garda bien d'en avertir lord Hyton, son père, mais encore il négligea d'avertir la jeune femme de sa véritable personnalité, ce qui fait que la jeune demoiselle Doux crut avoir épousé un officier sans fortune qui n'avait d'autre avenir que son épée et son courage...

« Là-dessus, je fus désigné pour aller occuper un poste assez dangereux dans le Kachmir et dus me séparer de mon vieil ami Bob... »

— C'est là, demanda Rosic, qui commençait à s'intéresser à cette histoire, c'est là que se passa l'aventure du poignard de cristal que vous avez chargé M. Cazeneuve de me raconter ?

— Oui...

— M. Cazeneuve s'est merveilleusement chargé de la commission...

— Dans ce cas, reprit sir Burnt, vous savez comment, grâce à ce talisman, je pus survivre là où tant de mes collègues avaient été traîtreusement assassinés... L'endroit est au bout du monde... J'y demeurai dix ans sans nouvelles, autant dire, du monde civilisé, et quand je revins au milieu de mes compatriotes, ce fut pour apprendre que mon vieux camarade était mort, m'instituant légataire universel, et me chargeant de ses dernières volontés. Elles étaient contenues dans une façon de testament où il disait :

« Nous sommes tous mortels... Je suis plein de vie, mais on ne sait jamais ce qui nous attend, dans notre métier... Si je venais à mourir, mon cher Will, c'est vous que je charge de veiller sur ma chère femme et ma mignonne petite fille... Je n'ai encore osé révéler à ma chère femme ma véritable personnalité, et à cette heure, de sens rassis, je comprends la faute que j'ai commise. Mais il est trop tard... Révéler la vérité, à cette heure, risquerait de m'aliéner la confiance de celle qui m'est plus chère que tout... Mais s'il m'arrivait malheur, c'est vous, mon cher Will, qui devrez lui

apprendre qu'elle est véritablement lady Hyton, marquise Westbury, comtesse de Bornstaple, et seigneur de cent autres lieux et surtout héritière de la formidable fortune de lord Hyton, son vénérable beau-père... Je compte donc sur vous, mon cher Will, car si vous ne vous occupiez, point de cette chose, ma chère femme et ma mignonne petite fille seraient, moi mort, dans la plus grande misère... Je vous laisse tous les papiers qui prouveront qui je suis, et feront valoir ma femme et ma fille dans l'héritage à quoi, le cas échéant, elles ont droit... »

Et voilà... Quand j'arrivai à Singapour, Bob était mort depuis sept ou huit ans, rapidement emporté par une terrible maladie, et quant à sa femme et à sa fille, on ne savait ce qu'elles étaient devenues...

Là-bas, à Londres, lord Hyton était mort également, et son immense fortune comme tous ses titres étaient échus à son neveu Bradfort. Je connaissais ce Bradfort... C'était un bien vilain personnage... Il était le fils d'une sœur de lord Hyton qui s'était honteusement mésalliée avec un lad d'écurie et, de ce fait, avait été repoussée par sa famille... Mais la loi est la loi, et Bradfort était le neveu de lord Hyton et son unique héritier, puisque mon pauvre Bob était mort, et que son mariage avec la jolie demoiselle Doux était ignoré de tout le monde, hormis de moi... Et il me vint ce soupçon... Qui sait si Bradfort n'était point pour quelque chose dans la mort de mon damné pauvre Bob. J'enquêtai discrètement... mais mes soupçons étaient vains... Bob était bien mort d'une mauvaise fièvre... Mais, tout en faisant cette enquête, je ne fus pas sans apprendre qu'un soldat, qui avait été au service de Bob, se trouvait actuellement en Angleterre, à côté de lord Bradfort, et cela m'ouvrit de sinistres horizons.

Oui, car j'avais les plus mauvais renseignements sur ce Joé Wistler, qui avait assisté son maître dans ses derniers moments, et je me demandais si du moins ce n'était pas lui qui avait fait disparaître la fille et la femme de mon vieux camarade Bob, qui, d'après la loi anglaise, étaient les seuls héritiers de lord Hyton...

Et, sur ce point, je ne me trompais pas, car je finis par apprendre que c'était ce Joé Wistler qui, sous je ne sais quel prétexte, peut-être en lui révélant la vérité, ce qui était somme toute le plus habile, avait amené la femme et la fille de mon pauvre Bob dans la métropole et, sur le bateau, s'était débarrassé de la pauvre demoiselle Doux...

Mais qu'était devenue la fillette ?

Sans aucun doute, l'avait-il assassinée également, afin d'ouvrir largement la route de la pairie et de la fortune à son nouveau maître Bradfort...

Et je me désespérais, et je maudissais le destin qui m'avait, tenu éloigné du lit de mort de mon ami et m'avait empêché de veiller sur sa femme et sa fille...

Mais, sur ce sujet encore, je me trompais, et j'en acquis bientôt la preuve irréfutable. En effet, comme je me préparais à revenir en Europe, pour remettre à la Chambre des Pairs les papiers légués par mon pauvre Bob, et si je n'avais pu prévenir les meurtres, du moins afin de faire châtier les coupables, je faillis être la victime d'un affreux guet-apens d'où je me tirai par un hasard providentiel, et quel était l'organisateur de cette tentative criminelle contre moi ? Joé Wistler qui, tout à coup, venait de reparaître aux Indes...

Du moment, n'est-ce pas, que Joé Wistler cherchait à empêcher mon départ des Indes, c'est que la fille de mon pauvre Bob vivait encore, c'est qu'ils craignaient que je la fasse remettre en possession de son héritage...

Cela était clair, n'est-ce pas, Monsieur Rosic, et dans de telles circonstances, vous-même n'auriez pas raisonné autrement...

Et je m'embarquai, et je remarquai que Joé Wistler s'embarquait avec moi...

Mais j'avais la supériorité sur lui, car, s'il connaissait mes projets, j'avais également percé les siens, et cela, il ne pouvait le savoir et il pensait bien que je ne me méfiais pas de lui...

Vous dire ce que fut ce voyage, vous le devinez... Joé ne me quittait guère d'une semelle, cherchant l'occasion de se débarrasser de moi... Je fus en butte à d'innombrables accidents qui surprenaient mes compagnons de voyage... Tout à coup, le bastingage auquel je m'appuyais cédait sous moi... des prélaris me tombaient comme par hasard sur la tête... Je manquai d'être asphyxié dans ma cabine... Une tasse de chocolat que l'on m'offrait contenait un poison violent... Je ne saurais tout vous dire...

Mais je sus éviter toutes ces embûches et tout de même arrivai sans encombre à Marseille, où je pris place dans ce fameux B-14...

Là-bas, deux wagons après le mien, je savais que Joé Wistler veillait, et à chaque minute je m'attendais à le voir apparaître. Mais j'étais sur mes gardes... Je veillais sur la porte du couloir... mais pas assez sur celle qui ouvrait sur les w.-c., car c'est de là que bondit sur moi notre vieil ami Barnabé.

Quand je m'éveillai, dans la maison de ce garde-ligne, je ne doutai point d'abord que j'avais été assassiné par Joé... Mais les souvenirs me revinrent en foule... Je devinai la vérité et l'aventure de ce fâcheux Barnabé...

Que faire ?

Barnabé m'avait revêtu de ses habits pour prendre les miens et n'avait pas oublié son portefeuille dans sa poche, de telle sorte que je me trouvais sans un sou vaillant... Tout d'abord il me fallait de l'argent et c'est alors que je courus à Viviers, où je pus en procurer mille francs grâce à ce poignard de cristal qui vous intrigua tant... C'est là que j'appris que Barnabé avait été assassiné, le pauvre garçon qui ne se tenait pas sur ses gardes, lui, et je songeai tout de suite que mon portefeuille, contenant des papiers fort précieux, devait se trouver sur le cadavre de l'homme assassiné...

Voler mon veston fut l'affaire d'un instant... et je n'en tire aucune vanité... car j'ai fait mieux, Monsieur Rosic. Je vous en demande mille pardons, mais il me semble que même à vos yeux j'eus plus de mérite à vous voler votre valise...

Vous avez compris comment la chose put se faire ?

À Valence, où je ne vous quittai guère d'une semelle, j'appris que Joé s'était sottement fait tuer à Saint-Rambert, et que mes papiers étaient donc entre les mains de la justice...

C'était parfait, dites-vous ? Non... La justice allait sûrement parler de ces papiers, et là-bas à Londres Bradford allait apprendre toute la vérité... Il ne le fallait pas... avant du moins que j'eusse vu ce Bradford... Et vous allez comprendre pourquoi.

Seul Bradford pouvait me donner l'adresse de la fille de mon ami Bob... car, lui, sûrement, savait où elle se trouvait... Il fallait donc, pour que réussît mon plan, que ce fût moi qui lui annonçasse la chose, afin de profiter de son désarroi et il fallait également que le récit de l'affaire eût paru dans

un journal afin que je pusse répondre à Bradford que c'était par le récit de ce journal que je connaissais toute l'aventure...

Voilà pourquoi, Monsieur Rosic, je me suis permis de vous voler ma propre valise et pourquoi j'ai raconté le crime du B-14 dans ses moindres détails, à ce journaliste qui en a fait son profit...

Et maintenant, cher Monsieur Rosic, vous m'excuserez de vous avoir un peu joué.

Pour toute réponse, Rosic tendit sa main à W. R. Burnt, disant :

— Monsieur, vous avez accompli de telles choses que, franchement, je ne saurais vous garder rancune...

Puis :

— Mais l'adresse de cette jeune fille, du moins avez-vous pu l'avoir...

Burnt se mit à rire :

— Pas sans peine...

— Ah !

— Il m'a fallu aller à Londres voir Bradford...

— Et ce Bradford a consenti...

— Oui... sur la promesse que moyennant quatre mille guinées, je ferais disparaître la jeune fille... Et il m'a donné son adresse, et vous voyez, cher monsieur, que je me rends à Lyon pour remplir cette mission...

— Quoi... vous...

— Oui... et j'espère, Monsieur Rosic, que vous voudrez bien m'aider à assassiner cette pauvre enfant...

XV

LA FILLE DE BOB

ROSIC était rentré dans sa petite villa des coteaux de Sainte-Foy.

Rosic avait embrassé sa fille, Rosic avait embrassé Gladys, l'amie et le chaperon de sa fille, Rosic avait voluptueusement chaussé ses pantoufles, et Rosic, enfin s'était attablé, entre sa fille et Gladys, dans la petite salle à manger de la villa, devant un de ces bons pots-au-feu à la lyonnaise qui fleurent si bon la vieille cuisine française.

— Ouf ! mes enfants... qu'on est bien chez soi... Surtout quand, durant quatre jours, on n'a pas eu le temps de dormir une demi-heure et qu'on n'a fait que sauter d'un train pour monter dans une auto... Ah ! fichu métier !...

— Mais papa, fit M^{lle} Rosic, pourquoi ne prenez-vous pas votre retraite ? N'estimez, vous pas que vous avez assez travaillé et que. vous avez acquis le droit de vous reposer ?...

— Oui-dà, répondit Rosic, et si j'avais assez de fortune...

— Mais nous ne sommes pas pauvres...

— Non... Nous avons de quoi vivre. Mais il faut encore que j'arrondisse ta dot, mignonne. Ah ! si tu étais comme certaine jeune fille sur la tête de qui, au moment où elle s'y attend le moins, vont choir quelque cent millions de fortune...

— Cent millions ! s'exclamèrent les deux jeunes filles.

— Pour le moins...

— Quel est ce conte de fée ?

— Ma foi, on pourrait en faire un roman, qui se nommerait *Le Poignard de Cristal*... Satané roman, d'ailleurs, où j'ai joué, n'en dites rien à

personne, un rôle assez ridicule, et qui est cause que, sans profit, depuis quatre jours, je mène une vie de damné...

— Papa, racontez-nous ?...

— Oui, un de ces jours... Ce serait trop long. Et je suis trop fatigué. Aussi, mes belles, dès ma dernière bouchée, me permettrez-vous d'aller me mettre au lit...

— Pauvre papa...

— Pauvre monsieur Rosic...

En effet, ayant fini de dîner, M. Rosic jeta sa serviette sur la table, et, sans même vouloir prendre une tasse de café il se levait déjà pour monter dans sa chambre, quand un coup de sonnette violent ébranla le silence de la maison et les fit sursauter tous les trois.

La bonne était allée ouvrir et elle parlementait sans doute avec le visiteur, quand on l'entendit qui poussait un cri, et, avant que M. Rosic eût pu courir à son secours, un homme surgissait dans la salle à manger, comme un fou, en criant :

— Monsieur Rosic !... Monsieur Rosic !... le veux parler à M. Rosic, fût-il mort.

C'était W. R. Burnt.

Mais un W. R. Burnt dans un état tel que jamais les amis de ce flegmatique gentleman n'eussent voulu le reconnaître, les yeux désorbités, les cheveux hérissés, le souffle court, le visage couleur de brique et tout baigné de sueur.

— Mais me voilà, cria Rosic effrayé... me voilà. Que se passe-t-il donc ?

Les deux jeunes filles s'étaient dressées et, apeurées, regardaient cet inconnu qui arrivait comme un dément, s'appêtant à prendre la fuite.

W. R. Burnt se rua sur Rosic :

— Ah !... c'est vous... Enfin... J'ai cru que je n'arriverais jamais à vous dénicher... Dites-moi... vite... Qu'avez-vous fait de Gladys Sweet ?...

Rosic regarda W. R. Burnt. Que voulait-il dire ? Est-ce que le Cristal-Dagger était subitement devenu fou ?

— Mais répondez donc, hurla Burnt, en saisissant Rosic par le revers de son veston, et le secouant ainsi qu'un prunier dont on veut faire tomber les fruits

— Mais... la voilà.. fit alors Rosic, en désignant la jeune fille.

W. R. Burnt se tourna vers la gouvernante :

— Elle ?... C'est bien elle ?...

Et se dirigeant vers elle :

— Êtes-vous née aux Indes ?

— Oui, répondit l'autre, plus tremblante qu'une feuille et ne comprenant rien à cette étrange scène.

— Votre mère est-elle morte sur le bateau qui vous amenait en France, il y a huit ans ?

— Oui.

— Votre grand-père, là-bas, ne se nommait-il point M. Doux ?

— Oui.

Et alors on vit cette chose extraordinaire : le calme, le grave, le froid sir William-Ralph Burnt se mit à danser au milieu du salon en criant :

— C'est elle... Je l'ai trouvée... C'est la fille de mon vieux damné Bob...

Et, tout à coup, Rosic comprit.

— Quoi, s'écria-t-il, Gladys serait l'héritière de lord Hyton ?

— N'en doutez pas... D'ailleurs, rien que sa ressemblance avec sa pauvre mère le prouve. Regardez... Ah !... il était inutile que je l'interroge...

Et, sortant de son portefeuille une miniature, il la montra à Rosic.

On eût pu croire que c'était le portrait récent de Gladys Sweet.

— C'est le portrait de M^{lle} Doux quand elle épousa mon pauvre Bob. Ah ! mademoiselle... *Hello Gladys... Cheer up... I am very glad...*

Et il ne savait plus ce qu'il disait, les mots français et anglais se pressaient sur ses lèvres, il avait pris les mains de la jeune fille et il les

secouait. Puis, finalement, l'attirant vers lui, il la pressa longuement sur sa poitrine.

Rosic était comme frappé par la foudre. Quoi ! Gladys, cette petite orpheline qu'il avait pour ainsi dire recueillie chez lui, la gouvernante de sa fille, était l'héritière de ce lord Hyton, dont Burnt lui avait dit qu'il possédait une centaine de millions... Gladys était une lady, une pairesse... l'héroïne de ce véritable conte de fées dont il parlait tout à l'heure. Et elle était aussi cette héritière pour qui tant de sang avait été versé, qui avait provoqué cette affaire du « Poignard de Cristal », qui lui avait semblé si mystérieuse, qui lui avait donné tant de mal et dont il n'aurait jamais, tout seul, su débrouiller les fils enchevêtrés.

Il y avait véritablement de quoi stupéfier un homme, cet homme fût-il policier.

Mais Gladys elle-même ne savait que penser. Devant cet homme qui était arrivé comme un fou en clamant son nom, qui l'avait si étrangement interrogée, puis qui avait manifesté une telle joie, tandis que Rosic demeurait là, comme une borne, pétrifié par l'événement, elle se demandait si, tout à coup, un vent de folie ne venait pas de souffler sur la villa ou bien si tout cela n'était point un rêve incohérent et invraisemblable.

L'héritière de lord Hyton. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Cependant W. R. Burnt s'était calmé. Sur un dernier *cheer up*, il était tombé sur une chaise, comme accablé par son bonheur.

Alors, Rosic, se tournant vers Gladys :

— Ma chère enfant, ce qui arrive est un véritable roman... le dénouement, d'ailleurs, de celui dont je vous parlais à l'instant même... Voici que vous venez, tout soudain, d'hériter de cent millions...

— Moi ?

— Oui, vous... Votre père, que vous avez à peine connu, n'était point, ainsi que tout le monde le croyait un cadet de famille, un officier sans fortune... Non... c'était un original qui, épousant votre mère ne lui avait pas dit qu'il était marquis de Westbury, comte de Bornstaple, baronnet de Penbroke et seigneur de mille autres lieux, lord et pair d'Angleterre, enfin riche à plus de cent millions... Et il mourut sans que votre pauvre mère

connût ces choses... et sans doute auriez-vous éternellement mené une vie pauvre et obscure, tandis que l'un de vos cousins en Angleterre s'était criminellement emparé de toute cette fortune et de tous ces titres, si ce brave gentleman ne s'était mis en route pour vous retrouver et vous faire rendre ce qui vous appartient...

— Et, certes, interrompit W. R. Burnt, ce n'a pas été sans peine... Mais la plus grande douleur de cette affaire, c'est quand je suis arrivé aux Charpennes, dans ce pensionnat où Bradford m'avait assuré que je trouverais Gladys Sweet, et que l'on m'a dit :

« Il y a près de dix-huit mois que Gladys a quitté le pensionnat. »

Véritablement j'ai cru que j'allais devenir fou ; était-ce donc en vain que j'avais fait tout ce que je venais d'accomplir. Et ces damnées religieuses qui ne voulaient pas me donner l'adresse nouvelle de la fille de mon vieux damné Bob... J'ai dû me fâcher... Et jugez de ma stupéfaction quand enfin j'ai su que Gladys Sweet était ici... chez ce brave, cet excellent Rosic... Ah !... mais ne parlons plus de tout cela... Réjouissons-nous...

Gladys comprenait... Elle se souvenait aussi... et la surprise était telle chez elle qu'elle se croyait le jouet d'un rêve... et qu'elle ne pouvait croire que soudain, et comme sous le coup d'une baguette de fée, elle devenait ainsi une des jeunes filles les plus riches du monde...

Et simplement, elle dit :

— Tant mieux si je suis riche... Ainsi pourrai-je semer beaucoup de bonheur autour de moi.

Trois jours après ces événements, une scène d'un autre genre se déroulait dans le superbe château de Putney.

Lord Bradford, fébrile, inquiet, se promenait dans son immense parc, quand un serviteur vint l'informer qu'un visiteur venait lui demander un petit entretien.

— N'est-ce pas, interrogea Bradford, cet homme qui est venu ici déjà vers la fin de la dernière semaine ?

— Oui, milord...

— C'est lui, fit Bradford... S'il revient, c'est qu'il a réussi...

Et il poussa un soupir de soulagement.

Dans la bibliothèque il trouva W.-R. Burnt qui s'était fait passer auprès du lord comme un ami de ce pauvre Joé Wistler :

— Eh bien !...

— Ah ! milord !...

— Quoi ?

— Nous jouons de malheur...

— Cette fille ?

— Rien à faire... Je serais allé la chercher chez le diable, mais non où elle était..

— Où ?

— Chez un certain M. Rosic, qui n'est rien moins que le chef de la Sûreté de Lyon...

— Alors ?

— Dame...

— Elle vit encore...

— Pensez... chez le chef de la Sûreté...

— Damné boy !... crie Bradfort, qui devint soudain pâle comme un mort...

Il songea un instant, puis :

— Et les papiers ?

— Entre les mains de la justice française...

— Et alors ?

— Dame, milord... Ces papiers sont fort explicites... Tous les actes d'identité de votre cousin Robert... l'acte de mariage avec cette demoiselle Doux... l'extrait de naissance de cette petite miss... Mauvaise affaire... Sûrement, la justice va communiquer ces documents à l'ambassade, qui les fera parvenir à la mairie... et alors... comme sir Robert, marquis de Westbury, hérite de son père, et qu'il laisse une fille légitime... dame... vous voilà dépouillé...

— Malédiction...

— Oui... Et cela ne serait rien... Mais cette affaire du B-14 a fait un bruit énorme... Il y a eu là un policier auprès duquel notre Sherlock Holmès n'est qu'un petit garçon... et W.-R. Burnt n'est pas mort...

— Comment ?... Joé ne l'a pas assassiné ?

— Hélas !... il s'est trompé... Lisez le *Times*, milord, et vous y verrez tout au long les détails de cette étrange affaire... Damné Rosic... Justement celui chez qui est cette petite miss... Alors, dame... Burnt va parler... On saura qui a assassiné la jeune femme de Robert... on saura... oui... et non seulement milord sera dépouillé de tous ses biens... mais, fort probablement, par surcroît, milord sera-t-il pendu...

— Pendu, moi... un lord... un pair d'Angleterre ?... vous voulez rire...

— Hélas... non... milord, puisque la fille de ce Robert est encore vivante, n'est plus ni lord ni pair, et alors...

Bradfort devint livide.

— Que me conseillez-vous ?

— Je suis une si petite chose...

— Parlez...

— Ma foi... moi... à la place de milord... je n'attendrai pas la potence...

— Vous fuiriez ?

— Où ?... La main de la justice est longue et le monde est si petit... et d'ailleurs, que ferait milord poursuivi par cette fâcheuse histoire ?

— Alors ?

— Dame...

Et alors Burnt, car c'était lui, eut un geste fort significatif...

Bradfort songea.

Déjà, il n'avait plus l'air que d'un cadavre.

— Bien ! fit-il... Adieu !

Et il congédia celui qu'il prenait pour l'ami de Joé.

Et, le lendemain, dans tous les journaux, on apprit que lord Bradfort, dans une crise de neurasthénie dont il souffrait depuis longtemps, s'était coupé la gorge.

Ainsi Burnt venait d'éviter tout scandale.

L'affaire du B-14 eut un retentissement mondial.

Toute la gloire revint à Rosic, qui avait su débrouiller si habilement les fils enchevêtrés de cette mystérieuse histoire et il se fit du coup une réputation de policier extraordinaire, éclipsant tous ses devanciers.

Mais il jugea modestement qu'il ne pourrait jamais faire mieux et il décida de prendre sa retraite après ce coup si glorieux...

Gladys était entrée en possession de son fabuleux héritage.

Elle s'était installée à Putney dans ce superbe château qui avait appartenu à son grand-père, lord Hyton, et où son cousin Bradfort avait fini ses jours, mais bien longtemps avant le terme que le destin lui avait, assigné, si cette affaire ne s'était pas produite.

— Vous ne me quitterez jamais... avait-elle dit à W.-R. Burnt.

Et W.-R. Burnt avait promis, disant :

— Ma chère enfant, je remplacerai auprès de vous le père que vous n'avez pas connu.

Mais au bout d'une semaine, il commença à bâiller... Au bout d'un mois, il fut malade, et six semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il comprenait qu'après avoir passé dix ans de sa vie sur les hauts plateaux du Kachmir, la vie londonienne était sans charmes.

— Ma foi, dit-il un jour à Rosic, je vous passe mes pouvoirs. Soyez le père de notre Gladys... Je m'en vais...

Et « Cristal Dagger » retourna vers ses plateaux du Turkestan.

Mais avant de partir, il avait payé ses dettes.

Un jour, Frégière reçut une lettre chargée qui l'intrigua fort, à cause de ses nombreux timbres, de ses cachets impressionnants, et pour laquelle il dut donner à la poste, je ne sais combien de signatures.

Cette lettre ne contenait, cependant, qu'un chiffon de papier.

Mais ce chiffon de papier était un chèque de cent mille francs, accompagné de ces simples mots :

« Remerciements de Cristal Dagger ».

Et Fregière, pour avoir ramassé un homme dans un saule, a pu donner sa démission de garde-ligne, acheter une belle propriété sur les bords du Rhône, où il vit en rentier...

Et il répète, souvent, avec un gros rire :

— Pour un coup de poignard... voilà un fameux coup de poignard.

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Toto256
- IsadF
- RcgisCessier
- Acélan
- *j*jac
- ManuD
- Ernest-Mtl
- Cantons-de-l'Est
- M0tty
- Hektor
- TptBot
- Le ciel est par dessus le toit

- Lepticed7

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)